

PQ  
1957  
.B517  
T6  
1911

Biron

Le Ton de Paris

U d' / of Ottawa



39003002378684





# Le Ton de Paris

ou

## Les Amans de bonne compagnie

*Comédie en 2 actes, en prose*

PAR

Armand-Louis de GONTAUT  
duc de LAUZUN

---

PUBLIÉ AVEC UNE NOTICE SUR M. LE TEXIER

LECTEUR ET COMÉDIEN DE SOCIÉTÉ AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

PAR

AUGUSTE RONDEL et THÉODORE LASCARIS

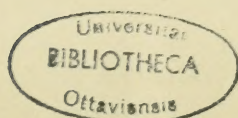


PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

*5, quai Malaquais*


—  
1911











Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

# Le Ton de Paris

ou

Les Amans de bonne compagnie

---

EXTRAIT du *Bulletin de la Société de l'Histoire du Théâtre.*

TIRAGE 500 EXEMPLAIRES

---



# Le Ton de Paris

ou

## Les Amans de bonne compagnie

*Comédie en 2 actes, en prose*

PAR

**Armand-Louis de GONTAUT**

**duc de LAUZUN**

*puis le Baron*

PUBLIÉ AVEC UNE NOTICE SUR M. LE TEXIER

LECTEUR ET COMÉDIEN DE SOCIÉTÉ AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

PAR

AUGUSTE RONDEL et THÉODORE LASCARIS

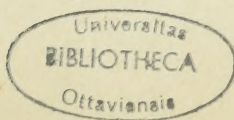


PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

*5, quai Malaquais*

—  
1911





# RECUEIL

DES

PIÈCES DE THÉÂTRE,

LUES

PAR MR. LE TEXIER,

EN SA MAISON,

LISLE STREET, LEICESTER FIELDS.

---

TOM I.

---



A LONDRES :

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-street, au  
Coin de Bruton-street.

M DCC LXXXV.



Nous avons entre les mains un recueil qui nous a paru, par la personnalité de son auteur, et aussi par ce qu'il contient, mériter d'être signalé.

Il comprend douze tomes in-octavo en deux séries :

La première, sous le titre relevé ci-dessus, a huit tomes déposés chez le même libraire : T. HOOKHAM, dans Bond Street, au coin de Bruton Street, les quatre premiers en 1785, les cinquième et sixième en 1786, les septième et huitième en 1787 ;

La deuxième série intitulée :

RECUEIL  
DES  
PIÈCES DE THÉÂTRE  
NOUVELLEMENT LUES  
PAR M. LE TEXIER  
EN SA MAISON  
LISLE STREET, LEICESTER FIELDS,  
A LONDRES  
de l'imprimerie de Baylis.

*Se trouve chez :*

L'ÉDITEUR, n° 4, Lisle Street, Leicester-Fields.

A. DULAU et C°, 107, Wardour Street.

DEBOFFE, Gerrard Street.

L'HOMME, New Bond Street.

Thomas HOOKAM, 15, Old Bond Street,

T. BOOSEY, Old Broad Street, près de la Bourse royale.

1799.

comprend quatre tomes sous cette même date de 1799.

La première série renferme quarante-et-une pièces, et la seconde dix-huit ; chaque pièce a un titre et une pagination séparée, et porte le nom des éditeurs et la date de la série. De ces cinquante-neuf pièces nous avons identifié cinquante-six antérieurement imprimées, et, en appendice de cette note, nous rappelons dans la table des titres les noms des auteurs non cités et des éditeurs avec les dates des éditions princeps.

Trois nous sont inconnues :

1° *Le Gentilhomme campagnard*, proverbe dramatique en un acte et en prose.

Nous lisons bien dans l'*Abrégé de l'Histoire du Théâtre Français du Chevalier de Mouhy*, tome III, pp. 356 à 358<sup>1</sup> une liste de « pièces nouvelles reçues au Théâtre François, dont le tableau étoit dans les Foyers et qui en a été retirée », dans laquelle figure, parmi les petites pièces : *Le Gentilhomme campagnard*, de Du Veyre, mais M. Joannidès<sup>2</sup> n'a relevé ni la pièce, ni le nom de l'auteur, ce qui prouve qu'elle a fini, quoique reçue, par ne pas être jouée, et nous ne trouvons nulle part ailleurs trace de ces deux noms.

2° *La Marâtre*, drame en trois actes et en prose.

Nous n'avons rien trouvé qui pût nous renseigner sur l'auteur, la représentation ou l'édition de cette pièce.

3° *Le Ton de Paris ou les Amans de bonne compagnie*, comédie en deux actes, en prose, par M. le duc de Biron, qui est inédite, et dont nous allons parler.

Le fait qu'on y trouve de l'inédit nous a portés à rechercher pourquoi et comment M. Le Texier a été amené à former ce recueil, s'il a composé d'autres ouvrages, et ce qu'il fut lui-même.

Voici les titres des ouvrages qu'on lui attribue<sup>3</sup> :

*Idées sur l'opéra*, 1790, in-12 ;

*Ideas on the opera*, translated from the french, London, 1790, in-8 ;

*L'art de bien lire*, suivi d'un recueil de morceaux choisis, Londres, 1800, in-12 ;

*Petit cours de littérature à l'usage de la jeunesse*, contenant une dissertation sur l'art de bien lire... etc., Paris, Michel Delalain, an IX, in-8° ;

*Mes soixante ans*, épître en vers, 36 pages, Londres, 1797, in-4° ;

*Odes d'Horace*, traduites en français par M. Le Texier, ingénieur des Ponts et Chaussées. Paris, Verdière, 1818, in-12. (Nous croyons à une erreur de la part de Quérard lorsqu'il identifie l'auteur des ouvrages précédents avec le traducteur des *Odes d'Horace*, ou lorsqu'il le qualifie d'ingénieur des ponts et chaussées, ce qu'il n'était point.)

Quant à la biographie de notre Le Texier, les détails ne nous manquent point, soit dans les préfaces qui ont été écrites en tête de la réimpression du *Pygmalion* de J.-J. Rousseau et de la première édition du *Ton de Paris*, du duc de Biron, soit par le témoignage de ses contemporains.

1. Jorry, 1780.

2. *La Comédie-Française de 1680 à 1900*, Plon, Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1901.

3. J.-M. Quérard, *La France littéraire*, F. Didot, 1827 à 1839. — Catalogue du British Museum.

Voici, en effet, ce que nous lisons dans la préface de la réimpression de *Pygmalion* :

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

La difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité de se procurer *Pygmalion*, sans acheter les œuvres complètes de J.-J. Rousseau, nous a déterminés à le faire imprimer ici.

Comme cette pièce est une de celles qui, au jugement même du philosophe Gênois, ont fixé la célébrité de M. *Le Texier*, qu'il appeloit *le premier lecteur du monde*, nous avons pensé que les personnes qui ont honoré de leurs noms la liste de nos souscripteurs, nous sauroient quelque gré de l'avoir insérée dans la collection que nous donnons au public. Cette scène a toujours été regardée comme un chef-d'œuvre de l'art et un modèle de goût. Ces motifs réunis devoient lui faire trouver place dans ce recueil, que nous cherchons à rendre aussi intéressant par le choix que par la nouveauté des pièces qu'il contient, et parmi lesquelles il s'en trouve qui n'ont pas encore été imprimées.

On sera bien aise d'apprendre que l'auteur de ce Mélodrame avoit eu l'intention de le reléguer parmi ses œuvres posthumes, et que, persistant dans cette résolution, il l'avoit renfermé dans une enveloppe scellée de quatre cachets, sur laquelle il avoit écrit ces mots remarquables :

*Cet ouvrage est de moi ; on le reconnoitra sans peine ; la seule grâce que je demande, est qu'on n'y change rien.*

Pour peu qu'on soit versé dans la littérature françoise, il eût été bien difficile de méconnoître la plume savante et exercée qui l'a écrit. Le style vigoureux et brûlant de la pièce annonce, ou plutôt décèle, l'imagination vive et forte de l'écrivain qui l'a composée.

La suscription que l'auteur avoit mise sur l'enveloppe, ne donneroit-elle pas à penser qu'il étoit persuadé que cette production suffisoit seule pour transmettre à la postérité son nom malheureusement trop célèbre ? Elle indique du moins en lui, le désir de vivre dans son *Pygmalion*, comme ce dernier desiroit de vivre dans la Statue dont il étoit épris.

Pendant il changea d'avis. En 1771, le hasard ou plutôt un évènement particulier lui fit naître l'envie de le voir représenter. Pendant son séjour à Lyon, il fut invité à un spectacle de société ; l'on y donnoit un drame de M. de la Harpe, intitulé *Mélanie*. La manière dont M. *Le Texier* s'acquitta du rôle qui lui avoit été confié, les grâces peu communes qu'avoit déployées, dans celui de *Mélanie*, *Madame la Présidente de Fleurieu*, qui joignoit à tous les charmes de la beauté l'organe le plus touchant et les talens les plus enchanteurs, firent une telle sensation sur le philosophe, que, le lendemain, il alla trouver M. *Le Texier*, pour l'inviter à se charger du rôle de *Pygmalion*, et pour le prier en même temps d'engager *Madame de Fleurieu* à remplir celui de *Galathée*.

Aussitôt qu'il se fut assuré de leur consentement, il se mit à composer la musique de son Mélodrame, et tint lui-même le clavecin aux 17 représentations qu'eut cette pièce chez M. de la *Verpillière*, commandant la ville de Lyon, et



oncle de *Madame de Fleurieu*. Ce fut alors qu'il éprouva pour la première fois, à ce qu'il dit, une satisfaction bien douce, celle de diriger en personne la représentation d'une de ses pièces, et de la voir exécutée selon son plan et conformément à ses intentions.

En conséquence de leur soumission à ses conseils, il invita les mêmes personnes à jouer *le Devin de Village*, qu'il se plaignoit de n'avoir jamais vu représenter à sa fantaisie, sur aucun théâtre.

Il est à propos de prévenir le lecteur que pendant les momens où *Pygmalion* se tait, la musique remplit les intervalles de silence. C'est J.-J. Rousseau qui l'a presque toute composée. Il est facile de reconnoître les morceaux qui sont de lui. Personne n'a su mieux peindre les grands mouvemens et les tendres affections du cœur humain. Les tons qu'il savoit si bien employer pour les caractériser, sont aussi naturels qu'expressifs et mélodieux. Il règne dans toutes ses compositions une harmonie douce, simple et noble, qui en fait le charme et qu'en vain on chercheroit à imiter.

Le soin que prend Le Texier dans cette préface de préciser les souvenirs qui le concernent mêle quelque inexactitude aux faits qui ne concernent qu'autrui. Est-il nécessaire, après le travail de M. Combarieu sur *Pygmalion*<sup>1</sup>, après le chapitre de M. Arthur Pougin consacré à cette scène lyrique dans son livre sur *Rousseau musicien*<sup>2</sup>, de rappeler que la pièce de Jean-Jacques fut donnée sur un théâtre de société construit à l'hôtel de ville de Lyon par M. de la Verpillière, prévôt des marchands et non commandant de la ville, en juin 1770 et non en 1771, et jouée par M<sup>me</sup> de Fleurieu dans le rôle de Galathée et M. Le Texier dans celui du sculpteur, pour fêter deux hôtes de marque, Monsieur et Madame de Trudaine?

Faut-il étendre la même critique au nombre des représentations? Y en eut-il dix-sept, ou bien l'acteur, en rapportant ce chiffre, a-t-il obéi au désir tout naturel de présenter comme durable un succès éphémère? Nous ne sommes pas en mesure de le décider.

De même, est-il exact que Rousseau y ait tenu le clavecin? Il semble que sa mémoire, ou son succès, ou bien la place qu'un homme comme Rousseau tenait dans l'une et dans l'autre, n'aient pas permis à Le Texier de se souvenir d'un homme qui avait pourtant dans tout cela une place notable, l'auteur de la musique, Horace Coignet, négociant lyonnais. Nous ne croyons pas qu'il faille tirer argument de ce silence en faveur de l'opinion qui attribue à Rousseau la paternité de la musique en même temps que celle du livret<sup>3</sup>. En novembre 1770, lorsque *Pygmalion* fut donné à Paris chez

1. *Pygmalion* ou l'Opéra sans chanteurs, par Jules Combarieu. *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> mai 1900.

2. Arthur Pougin. *J.-J. Rousseau musicien*, in-8, orné de trois gravures et d'un portrait. Paris, Fischbacher, 1901.

3. Istel. *J.-J. Rousseau als Komponist seiner lyrischen Scene Pygmalion*. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1901.

M<sup>me</sup> de Brienne et qu'une note du Mercure semblait devoir créer ce malentendu, Coignet envoya une lettre de protestation réimprimée en préface de l'édition de 1775 que nous avons sous les yeux. Les deux éditions de la musique, celle de Lyon in-quarto et celle de Paris in-folio portent formellement : « *Pygmalion* de M. Rousseau, monologue mis en musique par M. Coignet ». On peut donc conclure que les années et aussi le désir de n'admettre à côté de son nom dans cette affaire que le nom célèbre de J.-J. Rousseau, ont pu amener Le Texier à mêler à des vérités incontestables quelques inexactitudes dont le contrôle est facile. Quoi qu'il en soit, ce succès décida sinon de sa carrière (nous savons par ailleurs que, né à Lyon vers 1736, il y était receveur des fermes) du moins de sa vocation. Il s'attacha à son art avec plus de passion encore, s'y perfectionna et trouvant sans doute qu'il est plus doux à un acteur d'être seul à recueillir tous les applaudissements, que de les partager avec ses camarades et ses rivaux, il rêva de jouer à lui tout seul une pièce de théâtre tout entière ; et il s'y étudia pendant plus de quatre ans, avec l'espoir de recevoir un jour, à Paris, la récompense de son obscur labeur provincial.

Il y réussit fort bien. Voici ce que Grimm écrivait en février 1774 <sup>1</sup> :

M. Le Tessier (*sic*), receveur général des fermes de Lyon, homme d'esprit, ayant la passion du théâtre et étant comédien de la tête aux pieds, a imaginé de former sa voix, naturellement flexible, à lire tous les rôles d'une pièce, en leur donnant à chacun le ton de leur âge et de leur caractère. Cette mutation subite, sans charge et sans saccade, est d'un effet surprenant, et produit une illusion complète. Aucun des personnages n'est négligé, tous font leur effet. Son visage, qui passe subitement à l'expression qu'il faut prendre, est toujours juste. Il joint à la perfection de la lecture tous les petits accessoires du costume de la pièce qu'il lit. Deux séances ont suffi pour établir sa réputation, et bientôt il n'a plus été question que de lui. Il a été retenu dès huit jours après son arrivée, pour tout le temps de son séjour. Nos princes ont voulu l'entendre, chacun a voulu l'avoir à souper, c'est un délire complet ; mais il faut avouer que rien n'est plus extraordinaire ni plus agréable. Les pièces en prose sont principalement celles où M. Le Tessier excelle ; et celle de toutes qui a eu le succès le plus général, est un drame de M. Mercier, intitulé *L'Honnête Indigent*. Il s'est permis d'y faire quelques changements qui ne rendent pas l'ouvrage meilleur, mais au moins qui abrègent l'action et qui font marcher la pièce avec un peu moins de lenteur. La plupart des auditeurs sont séduits par son débit ; ils croient d'assez bonne foi la pièce charmante pour que je sois convaincu que deux ou trois talents comme celui de M. Le Tessier perdraient en moins d'un an le goût à Paris. Je le pense très sérieusement : ceux même à qui l'on n'en fait pas accroire sur le mérite de

1. *Correspondance littéraire, philosophique et critique, adressée à un souverain d'Allemagne depuis 1770 jusqu'en 1782 par le Baron de Grimm et par Diderot*. Tome 1, F. Buisson, 1812.

l'ouvrage qu'on lui entend lire, ont un très grand plaisir à telle scène, tel monologue, qu'ils savent détestables ; et qu'est-ce que le mauvais goût si ce n'est de se familiariser avec des productions mal conçues, mal digérées et de les écouter avec plaisir ? Je crois que si le pédantisme peut être admissible, ce doit être en matière de goût ; au moins doit-on y être très scrupuleux, car la ligne qui en fixe les bornes est si délicate, et j'oserais dire si fugitive, et nous sommes si extrêmes dans nos admirations et dans nos blâmes que le petit nombre des oracles qui dirigent les avis de la multitude ne sauraient trop souvent nous ramener aux vrais principes du beau et du bien. Je fais des vœux pour que M. Diderot et M. Sedaine nous fassent des drames qui expient les péchés qu'ils ont fait faire à M. Mercier et d'autres, et pour qu'ils les mettent promptement entre les mains de M. Le Tessier afin que nous puissions l'entendre sans scrupule. Il nous restera cependant toujours celui d'abrèger ses jours à chaque lecture qu'il nous fera, car l'état violent où il est ensuite pendant plus d'une heure, ôte infiniment du plaisir qu'on a à l'entendre.

Et nous trouvons chez M<sup>me</sup> du Deffand un témoignage de l'engouement qu'excitèrent les lectures de Le Texier. Le 27 mars 1774, elle écrivait à Horace Walpole <sup>1</sup> :

Je voudrais bien que vous eussiez pu entendre ce que j'entendis jeudi dernier ; un homme qui lit, ou plutôt qui joue une comédie tout seul, si parfaitement bien qu'on croit entendre autant de personnages différents qu'il y en a dans la pièce ; c'est un prodige et rien ne m'a jamais fait autant de plaisir ; on prétend que j'en aurais plus encore si j'avais pu voir, mais j'en doute, l'illusion n'aurait pu être plus parfaite ; la pièce qu'il nous lut s'appelle *l'Indigent* ; il y a huit personnages, un financier jeune et fat, son valet de chambre, un vieux paysan très malheureux et très honnête homme, son fils, sa fille, un notaire plein de probité, un clerc, un procureur grand coquin ; dans la dernière scène ils sont tous rassemblés, excepté le valet de chambre ; chaque rôle est si parfaitement joué et avec une telle chaleur et vivacité qu'il serait impossible que les sept meilleurs acteurs puissent faire le même plaisir ; j'ai envoyé chercher cette pièce, elle est plus touchante que comique ; c'est dans le goût de *La Chaussée* ; on prétend que le lecteur y ajoute beaucoup du sien et que cette pièce, telle qu'elle est, n'est pas bonne ; elle a été refusée à la Comédie, et elle fait un effet prodigieux jouée par cet homme qui s'appelle M. Texier. Il est de Lyon et il est directeur des fermes. On dit que sa figure est bien, qu'il a beaucoup de physionomie et de grâce ; il a cinq ou six pièces qu'il joue aussi parfaitement. Je serais fort aise de les entendre, mais je ne crois pas que cela se puisse. Quand j'aurai lu *l'Indigent*, si je trouve la pièce bonne, voulez-vous que je vous l'envoie ?

Et la réponse, sans doute plus calme, que lui écrivit Walpole ne diminua

1. *Correspondance de la Marquise du Deffand*, édition de M. de Lescure. Paris, Henri Plon, 1865, 2 vol. in-8.



point son enthousiasme, car elle prenait soin, dans sa lettre du 17 avril, de l'affirmer à nouveau <sup>1</sup> :

Vous vous trompez sur la lecture de M. Le Texier ; la seconde lecture de *l'Indigent* m'a fait autant de plaisir que la première ; mais je lui ai entendu lire une autre pièce qui ne m'en a fait aucun : demain je lui en entendrai lire une troisième ; mais de *l'Indigent*, soyez en sûr que lui tout seul est la meilleure troupe que nous ayons.

Dans l'intervalle elle essayait d'émouvoir en faveur de son admiration le grand dispensateur de gloire contemporaine et elle écrivait le 2 avril à Voltaire <sup>2</sup> :

Avez-vous oui parler de M. Texier qui, assis dans un fauteuil, avec un livre à la main, joue des comédies où il y a sept, huit, dix, douze personnages, si parfaitement bien qu'on ne saurait croire, même en le regardant, que ce soit le même homme qui parle. Pour moi l'illusion est parfaite et je crois entendre autant d'acteurs différents. Il serait impossible que plusieurs comédiens puissent jouer les scènes avec la même chaleur qu'il les joue tout seul ; il se coupe la parole ; enfin je n'ai rien entendu d'aussi singulier. Cet homme est de Lyon, quant il y retournera, invitez-le à vous venir voir ; je serais trompée si vous n'en étiez pas surpris et content.

Ayant épuisé son succès à Paris et peut-être pour d'autres raisons qu'une note de Beuchot laisse supposer plus pressantes, (il aurait été obligé de quitter l'administration des fermes pour des négligences dans l'emploi des fonds dont il était chargé), Le Texier alla à Ferney. On était en hiver, le patriarche était très occupé de son éternelle mauvaise santé, et voici ce qu'il écrit à M. de Thibouville le 4 novembre 1774 <sup>3</sup> :

Je ne sais si vous connaissez Texier, il m'a joué avec quelques amis de petites comédies en proverbes qui m'auraient fait mourir de rire si je ne mourais pas de la colique.

Le Texier cependant expiait l'enivrement du succès qu'il connut à Paris et qui dut le pousser à quelque imprudence. Il avait perdu sa place, sa considération et ne pouvait plus rentrer en France. C'est pour cela que nous le trouvons à Londres où il dut demander aux talents qui l'avaient perdu de quoi subsister dans l'exil. Il s'y intéressa dans une entreprise de théâtre, ne dut guère y prospérer et reprit ses lectures. Elles eurent en Angleterre le même succès qu'en France. C'est ce qui explique qu'il ait pu trouver des souscripteurs pour faire éditer les pièces lues par lui et aussi, malgré les

1. *Op. cit.*

2. *Op. cit.*

3. *Correspondance de Voltaire*, éditée par M. Beuchot. Paris, impr. de F. Didot, 1829-1834, 70 vol. in-8.

raisons qui le retenaient à Londres, y recevoir, en 1787, la visite du duc de Lauzun.

La vie de Armand-Louis de Gontaut, d'abord duc de Lauzun, puis duc de Biron, fut assez remplie et est assez connue pour que nous n'ayons pas à la raconter ici. Après une jeunesse très brillante qui lui a valu la célébrité dont il jouit, il alla combattre en Amérique pour la cause de l'Indépendance. Il en revint en 1787, passa par Londres et fréquenta chez Le Texier dont il écouta les lectures.

Est-il exact, comme le prétend Le Texier dans la *Préface* que nous reproduisons plus loin, que le duc de Lauzun (il ne fut duc de Biron qu'en 1788), se soit laissé entraîner à y faire lire une pièce de sa composition et à en autoriser la publication posthume ? Nous n'avons pas de raisons d'en douter.

Il ne faut point chercher dans ces deux actes une pièce véritable. Le sujet en est assez mince : la vicomtesse de Sénanges, libre de M. de Marsal, parti pour l'armée et à qui elle doit plus que de l'amour puisqu'il a payé ses dettes, se laisse pourtant aller à écouter le marquis de Mirville, dont tout le monde lui dit tant de mal qu'elle finit par le trouver fort bien. Un jour, Marsal revient et c'est au tour de Mirville d'aller rejoindre son régiment ; l'un et l'autre comprennent vite que les absents ont toujours tort et s'y résignent d'assez bonne grâce. Voilà bien un sujet pour amateur, de ceux qui peuvent s'agrémenter de mille détails sans que l'ouvrage devienne meilleur ni pire. Mais ce sont ces détails mêmes qui nous ont paru faire à cette petite étude un mérite singulier. Rarement, au XVIII<sup>e</sup> siècle, il est donné de surprendre la vie du beau monde en pareille confiance. Il y a dans les scènes avec les domestiques, le mari, les parents, les amis, les documents les plus précieux sur la vie quotidienne. « Le Ton de Paris ou les Amans de bonne compagnie » pourrait passer pour un épisode des « Liaisons dangereuses » où Valmont aurait écrit de lui-même.

On comprend que Le Texier ait tenu à faire figurer cette pièce dans son recueil ; il y retrouvait un écho de la société qui lui avait donné l'enivrement du succès et qui l'avait perdu. Dans l'exil où le tenait une erreur de jeunesse, l'âge, les infirmités, les difficultés de l'existence devaient lui être plus sensibles.

La guerre contre Napoléon y rendait le public peu favorable à ce qui était français. Vers 1805, Le Texier quitta l'Angleterre. Il parcourut l'Allemagne, y faisant des lectures. En 1814, lorsque les bouleversements politiques et aussi la prescription eurent rendu possible son retour en France, il revint à Paris, où il mourut, à ce que disent les biographies, dans un âge avancé.

Ce fut une personnalité intéressante, produit et victime de la société la plus brillante et la plus élégante qui ait jamais existé et qui méritait un peu de souvenir pour nous avoir conservé, dans *Le Ton de Paris*, un reflet de cet éclat et de cette élégance.

La Bibliothèque nationale (cote Yf 6137-6177) et le British Museum (85 i-12-19) ne possédant de notre recueil que la première série et non le volume qui contient cette pièce; le catalogue de la bibliothèque de Soleine n'en faisant pas mention; enfin, les bibliothèques de l'Arsenal, de la Comédie-Française, de Lyon, de Marseille, etc., n'en possédant aucune trace, nous pouvons sans doute regarder notre exemplaire comme tout à fait rare.

Aussi cette unique comédie du duc de Lauzun est-elle absolument inconnue, et a-t-elle échappé même à M. Gaston Maugras lorsqu'il a écrit son intéressante biographie <sup>1</sup>.

Toutes ces raisons, sans oublier la qualité du style, jointe à celle de l'écrivain, nous ont décidés à la sauver enfin de l'oubli. Et quelque porté que l'on soit à surfaire le mérite de ce que l'on a découvert pour se donner une excuse de le publier, il nous semble pourtant qu'on trouverait difficilement, même au XVIII<sup>e</sup> siècle, un style plus naturel et plus élégant, une observation plus sûre et une façon de dire de meilleure compagnie que dans *Le Ton de Paris* par le duc de Lauzun.

*P. S.* — Le Texier eut des lecteurs de théâtre concurrents à Londres. — Nous avons sous les yeux un exemplaire de « *Le comte de Strafford*, | tragédie | en cinq actes et en vers, | par | le comte de Lally-Tolendal | Londres | de l'Imprimerie de T. Spilsbury et fils | M DCC XCV » un volume in-8° (xiv-138 p.) imprimé avec la liste de ses souscripteurs. — Cet exemplaire, rempli de corrections manuscrites, porte sur le plat de sa reliure l'étiquette « *Mes Lectures à Londres* » et sur une feuille de garde l'indication suivante : « Exemplaire, donné et corrigé par l'auteur, qui m'a servi dans mes lectures à Londres en 1796. — E. R. de Nugent ».

---

1. *La Fin d'une société. — Le duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette*, par Gaston Maugras. Plon, Nourrit, 1909.



Voici, avant de passer à la publication du texte, le relevé complet des ouvrages dont se compose notre recueil :

### RECUEIL DES PIÈCES DE THÉÂTRE

lues par M. LE TEXIER, en sa maison, Lisle Street,  
Leicester Fields,

à Londres, chez T. HOOKHAM, 1785 à 1787.

(Chaque pièce avec un titre et une pagination séparée).

---

#### TOME I (1785).

*La partie de chasse de Henri IV*, comédie en 3 actes et en prose, par M. Collé. (Chez la veuve Duchesne et Gueffier, 1766 <sup>1</sup>.)

*Le Philosophe sans le savoir*, comédie en 5 actes et en prose, par M. Sedaine. (Chez Claude Hérissant, 1766).

*Le Somnambule*, comédie en 1 acte et en prose, par le comte de Pont de Veyle. (Chez Prault fils, 1769).

*L'Avocat Patelin*, comédie en 3 actes et en prose, de Brueys (1706).

*Le Veuf*, comédie-proverbe (32<sup>e</sup> proverbe de Carmontelle, chez Merlin, 1768).

#### TOME II (1785).

*Le Mariage de Julie*, comédie en 1 acte et en prose, par M. Saurin. (Chez la veuve Duchesne, 1772).

*L'Indigent*, drame en 4 actes, en prose, par Mercier. (Chez Le Jay, 1772).

*Le Grondeur*, comédie, par Palaprat. (Chez Th. Guillain, 1693).

*Le Vapoureux*, comédie en 2 actes et en prose, par Th. Marsollier des Vivetières. (Chez Brunet, 1784).

*Le Seigneur auteur*, comédie-proverbe (12<sup>e</sup> proverbe de Carmontelle, chez Merlin, 1768).

#### TOME III (1785).

*Le Barbier de Séville ou la Précaution inutile*, comédie en 4 actes, par M. de Beaumarchais. (Chez Ruault, 1775).

*Jérôme Pointu*, comédie en 1 acte et en prose, par M<sup>me</sup> de Beaunoir. (Chez Cailleau, 1781).

*L'Anglais à Bordeaux*, comédie en 1 acte et en vers libres, par M. Favart. (Chez Duchesne, 1763).

*Le Gentilhomme campagnard*, proverbe dramatique en 1 acte et en prose, (par Du Veyre ?).

*Le Cercle ou la Soirée à la mode*, comédie épisodique en 1 acte et en prose par M. Poinciset. (Chez Duchesne, 1764).

---

1. Nous indiquons entre parenthèses, à la suite des titres donnés par le *Recueil*, le nom de l'auteur s'il y a été omis, ainsi que la date et le lieu de la première édition.

## TOME IV (1786).

*La Folle journée ou le Mariage de Figaro*, comédie en 5 actes, en prose, par M. de Beaumarchais. (Chez Ruault, 1785).

*Le Bourru bienfaisant*, comédie en 3 actes, en prose, de M. Goldoni. (Chez la veuve Duchesne, 1771).

*Le Marchand de Smyrne*, comédie en 1 acte et prose, par M. de Chamfort. (Chez Delalain, 1770).

*La Matinée du comédien français*, comédie proverbe en 1 acte et en prose. (*La Matinée du comédien de Persépolis*, par Audriette, à Amsterdam et chez Cailleau, 1783).

## TOME V (1786).

*Le Père de famille*, comédie en 5 actes et en prose, par M. Diderot. (A Amsterdam, 1758, et, conforme à la représentation, chez la veuve Duchesne, 1772).

*Nanine ou le Préjugé vaincu*, comédie en 3 actes, en vers de dix syllabes, par M. de Voltaire. (Chez G. Le Mercier, M. Lambert, 1749).

*La bonne Mère*, comédie en 1 acte, en prose, par M. le chevalier de Florian. (Chez Didot l'ainé, 1785).

*Le bon Ménage ou la suite de la bonne Mère* ; comédie en 1 acte, en prose, (*Le bon Ménage ou la suite des Deux billets*. Chez Brunet, 1783).

*L'Amant, auteur et valet*, comédie en 1 acte, en prose, par le chevalier de Cérôu. (Chez la veuve Allouel, 1740).

## TOME VI (1786).

*L'Honnête criminel*, drame en 5 actes, en vers, par M. Fenouillet de Falbaire, à Amsterdam et Paris. (Chez Merlin, 1769).

*Le Marâtre*, drame en 3 actes, en prose, (?)

*Oui ou non*, comédie en 1 acte, par M. Dorvigny. (Rotterdam, et chez la veuve Ballard, 1780).

*L'Anglais ou le Fou raisonnable*, comédie en 1 acte, en prose, par J. Patrat. (Chez J. Fr. Bastien, 1791).

*On fait ce qu'on peut, non pas ce qu'on veut*, proverbe à deux acteurs, par M. Dorvigny. (Amsterdam, et chez la veuve Ballard, 1780).

*L'Écrivain des charniers*, comédie-proverbe (48<sup>e</sup> proverbe de Carmontelle. Chez Séb. Jorry, 1769).

## TOME VII (1787).

*La Brouette du vinaigrier*, comédie en 3 actes, par Mercier. (A Londres et Paris, 1775).

*Crispin rival de son maître*, comédie, par Le Sage. (Chez Pierre Ribou, 1707).

*Jean Hennuyer, évêque de Lisieux*, drame en 3 actes, par Mercier. (A Londres, 1772).

*Clémentine et Desormes*, comédie en 5 actes, en prose, par M. de Monvel. (Chez la veuve Duchesne, 1781).

*Nina ou la Folle par amour*, comédie en 2 actes (en un seul acte, par Marsollier, musique de Dalayrac. Chez Brunet, 1786).

*L'Enragé ou Madame Thomas*, proverbe (15<sup>e</sup> proverbe de Carmontelle. Chez Merlin, 1768).

## TOME VIII.

*Guerre ouverte ou Ruse contre ruse*, comédie en 3 actes, en prose, par M. Dumaniant. (Chez Cailleau, 1787).

*Beverlei*, tragédie bourgeoise en 5 actes, en vers libres, par Saurin. (Chez la veuve Duchesne, 1768).

*La soirée des boulevards*, comédie en 3 actes, en prose, par Favart. (Chez N.-B. Duchesne, 1759).

*Fanfan et Colas ou les Frères de lait*, comédie en 2 actes, en prose, par M<sup>me</sup> de Beaunoir. La mère en prescrira la lecture à son fils. (Chez Cailleau, 1784).

*L'Épreuve*, comédie, par M. de Marivaux. (Chez E.-G. Mérimot, 1740).





RECUEIL DES PIÈCES DE THÉÂTRE  
 nouvellement lues par M. LE TEXIER, en sa maison,  
 Lisle Stræet, Leicester Fields,  
 à Londres, de l'imprimerie  
 de Baylis,  
*Se trouve chez l'éditeur, 1799.*

---

TOME I.

*Le Bourgeois gentilhomme*, en 5 actes, en prose, par Molière. (Chez Pierre Lemonnier, 1671).

*Le Bienfait anonyme*, en 3 actes, en prose, par M. Joseph Pilhes de Tarascon. (Chez Cailleau, 1785).

*Le Sculpteur ou la Femme comme il y en a peu*, comédie en 2 actes, en prose, par M<sup>me</sup> de Beaunoir. (Chez Cailleau, 1784).

TOME II.

*Pygmalion*, scène lyrique, par J.-J. Rousseau (scène lyrique représentée en société à Lyon, par M. J.-J. R., sans date, et par M. Rousseau de Genève. Chez la veuve Duchesne, 1775).

*Les deux Figaros ou le Sujet de comédie*, comédie en 5 actes, en prose, par M<sup>\*\*\*</sup> (par M. Richard Martelly. Se vend au Théâtre de la République, l'an IV).

*Le Retour imprévu*, comédie en 2 actes, en prose, par Regnard. (Chez Pierre Ribou, 1700).

*L'Amour médecin*, comédie-ballet en 3 actes, en prose, par Molière. (Chez Pierre Trabouillet, 1666).

*Les Désespérés de l'Opéra*, proverbe dramatique (54<sup>e</sup> proverbe de Carmontelle. Chez Séb. Jarry, 1769).

TOME III.

*L'autre Tartuffe ou la Mère coupable*, drame en 5 actes et en prose, par M. de Beaumarchais. (Chez Maradan, l'an II, et, seule édition avouée par l'auteur, chez Rondonneau et C<sup>ie</sup>, 1797).

*Les Précieuses ridicules*, comédie par Molière. (Chez Guillaume de Luyne, 1660).

*Auguste et Théodore ou les deux Pages*, comédie en 3 actes, en prose, par MM. Dezède et le baron de Mantauffeld. (Chez l'auteur et Krapfen fils, 1789).

*Le Prisonnier ou la Ressemblance*, comédie en 1 acte, en prose, paroles de Duval, musique de Della Mare. (Chez Vente, 1798).

## TOME IV.

*Le Ton de Paris ou les Amans de bonne compagnie*, comédie en 2 actes, en prose, par M. le duc de Biron. (inédate).

*Le Sourd ou l'Auberge pleine*, comédie en 3 actes, en prose, par M. Desforges. (Chez Pain, Maradan, Marchant, l'an II).

*La Musicomanie*, comédie en 1 acte, en prose, par Audinot. (Au Bureau de la petite Bibliothèque des théâtres, 1785).

*La Rage aux proverbes*, par l'impératrice Catherine II, ou *Promettre et tenir, c'est deux*. (Recueil des pièces de l'Hermitage, t. II, sans nom d'auteur, sans date).

*Le Sourd et le Bègue*, proverbe en 1 acte, en prose, par M. de Puy de Ségur. (*Le Sourd et le Bègue ou Il n'y a pas de mal sans bien*. Recueil des pièces de l'Hermitage, t. I, sans nom d'auteur, sans date).

*L'Avocat chansonnier ou Qui compte sans son hôte compte deux fois*, proverbe dramatique en 1 acte, en prose, par M. Dorvigny. (Chez Cailleau, 1788).







# LE TON DE PARIS,

OU

LES AMANS DE BONNE COMPAGNIE.

*COMÉDIE*

EN DEUX ACTES, ET EN PROSE.

---

---

PAR M. LE DUC DE BIRON.

---

---

À LONDRES :

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS,

Et se trouve chez L'ÉDITEUR, No. 4, Lisle-Street,  
Leicester-Fields ; A. DULAU & Co., Wardour-Street ;  
L'HOMME, New Bond-Street ; DEBOFFE, Gerrard-  
Street ; T. HOOKHAM, Old Bond-Street, & T. BOOSEY,  
Broad-Street, près de la Bourse-Royale.

---

1799.

## AVERTISSEMENT

---

C'est sans doute par méprise que l'on a donné le titre de Comédie à la pièce que nous plaçons au commencement de ce volume-ci. Elle n'offre point du tout les traits essentiels qui caractérisent cette sorte d'ouvrage. C'est pourquoi nous prévenons le lecteur qu'il seroit trompé dans son attente, s'il y cherchoit une intrigue et un dénouement qui font d'ordinaire l'objet de son attention, quand il s'agit de Pièces de Théâtre. Celle qui suit ne doit être considérée que comme un enchaînement de scènes parfaitement dialoguées et liées les unes aux autres avec beaucoup de facilité. Le style en est naturel, pur et coulant ; on y reconnoît aisément le langage des personnes de la Cour de France.

On ne sera donc point étonné, lorsque nous dirons qu'elle est sortie de la plume d'un grand seigneur, aussi distingué par son rang que par les qualités aimables qu'il possédoit. C'est M. le Duc de Biron, plus connu sous le nom de Duc de Lauzun, qui en est l'auteur.

A son retour d'Amérique, et pendant son séjour à Londres en 1787, il assistoit souvent et toujours avec un nouveau plaisir aux lectures de M. le Texier. Ce fut alors que voulant lui donner une marque d'estime toute particulière, il lui fit présent de cette pièce. « Acceptez-la », lui dit-il, « mais ne la faites pas imprimer pendant ma vie ».

Le succès étonnant qu'elle obtint à la lecture, nous l'a fait classer parmi les pièces qui devoient composer notre recueil : mais nous avons encore été mus par un autre motif non moins puissant ; c'est que nous la regardons comme un monument qui doit dater dans l'histoire des mœurs : elle présente le tableau fidèle de scènes qui se passaient tous les jours à Paris, à l'époque à jamais mémorable où un trône, qui subsistoit depuis quatorze siècles, a été tout à coup renversé par des mains régicides et sacrilèges, encore fumantes du sang d'un clergé sans défense, et de la noblesse désarmée.

---

## PERSONNAGES

---

M. LE VICOMTE DE SÉNANGES.

M. LE COMTE DE MARSAL, ancien amant de la Vicomtesse.

M. LE MARQUIS DE MIRVILLE, nouvel amant de la Vicomtesse.

M. LE DUC DE LONGUEVILLE.

M. LE MARQUIS DE CRÉCY, grand-père de la Vicomtesse.

M. LE COMMANDEUR DE REYNELLE, marin, oncle de la Vicomtesse.

M. WEYRAMCH, major du régiment du marquis de Mirville.

M. CAMPANA, peintre.

M. L'ABBÉ DES GOUTIÈRES.

DUBOIS, valet de chambre de la Vicomtesse, frère d'Émilie.

LA FLEUR, laquais de la Vicomtesse.

DUBOURG, maître-d'hôtel du marquis de Crécy.

M<sup>me</sup> LA VICOMTESSE DE SÉNANGES.

M<sup>me</sup> DE RUFÉE, dévote, amie de la mère de M<sup>me</sup> de Sénanges.

M<sup>me</sup> LA PRINCESSE DE LUTZ.

M<sup>me</sup> DE SIRY, amie intime de M<sup>me</sup> de Sénanges.

M<sup>me</sup> DE KELL, ancienne maîtresse du Marquis.

M<sup>lle</sup> BERTIN, M<sup>de</sup> de Mode.

ÉMILIE, femme de chambre de la Vicomtesse.

---

*La scène est chez la Vicomtesse de Sénanges.*



# LE TON DE PARIS

ou

## LES AMANS DE BONNE COMPAGNIE

---

### ACTE PREMIER

(Le Théâtre représente le cabinet de toilette de la Vicomtesse de Sénanges, près de sa chambre à coucher).

#### SCÈNE PREMIÈRE

*Émilie, Dubois.*

ÉMILIE.

En vérité, mon frère, je voudrais que tu coiffasses Madame aussi bien que tu m'as coiffée ce matin ; tu n'as pas été trois quarts d'heure, et je suis à merveille.

DUBOIS.

Pour une première fois, j'aurai peur, et je ne sais pas si je réussirai ; mais je t'assure que je ferai de mon mieux. J'ai grande envie que Madame la Vicomtesse soit contente de moi et de lui convenir. Je sens trop tous les avantages d'être dans la même maison que toi, pour ne pas les conserver par ma conduite.

ÉMILIE.

Cela ne te sera pas difficile, Madame est bonne et généreuse : elle a quelquefois de l'humeur, mais quelle est la jolie femme qui n'en a point ? Elle est souvent pressée, par exemple ; et une jolie femme pressée est toujours insupportable pour ses gens.

DUBOIS.

Eh bien, on se dépêche, et puis cela n'arrive pas tous les jours.

ÉMILIE.

Ma foi, peu s'en faut. Sais-tu bien que Madame est la femme de Paris la plus recherchée, et, outre toutes les occupations que cela entraîne, elle a un merveilleux talent pour muser ?

DUBOIS.

Qu'appelles-tu muser ?

ÉMILIE.

Oui, muser, être deux heures sans rien faire du tout, et puis vouloir faire dans une demi-heure ce qui demanderait deux heures.

DUBOIS.

Eh, mais je n'entends pas cela, moi : cela ne me paroît pas avoir le sens commun.

ÉMILIE.

Oh ! pas le sens commun, tant que tu voudras : cela n'est pas si aisé que tu

le penses, et ne muse pas d'une bonne manière qui veut. Tu n'auras pas été six mois ici que tu sentiras cela parfaitement.

DUBOIS.

Et dis-moi, je t'en prie, comment vit-elle avec son mari ?

ÉMILIE.

Oh ! très bien actuellement, il est un peu pédant ; mais il a de l'amour-propre, de l'ambition : elle a beaucoup d'amis, ils n'ont pas les mêmes sociétés, ils se voient fort peu, et vivent fort honnêtement ensemble.

DUBOIS.

A-t-elle des amans ?

ÉMILIE.

Je ne peux pas dire qu'elle en ait dans ce moment-ci ; un amant prend bien du temps, et je ne vois pas trop celui qu'elle y pourroit donner : depuis les traîneaux, les courses et les chasses du bois de Boulogne, la journée est bien remplie ; mais voilà Monsieur, il faut qu'il y ait quelque chose de nouveau.

## SCÈNE II

*M. de Sénanges, Émilie, Dubois.*

M. DE SÉNANGES.

Bonjour Mademoiselle Émilie, Madame de Sénanges est-elle levée ?

ÉMILIE.

Elle n'a pas encore sonné ; Monsieur veut-il que j'entre ?

M. DE SÉNANGES.

S'est-elle couchée tard ?

ÉMILIE.

Je n'en sais rien, car c'est Mademoiselle le Brun qui a couché Madame ; mais je le crois, car elle a dit hier en sortant qu'elle souperoit au Palais-Royal.

M. DE SÉNANGES.

Laissez-la dormir, Mademoiselle Émilie ; dites-lui seulement que nous sommes en deuil, pour huit jours, de Madame de Saucourt, et qu'elle devrait bien aller chez ma mère qui est malade. Je m'en vais à Versailles. Je reviendrai demain ou après-demain. Qui est ce Monsieur-là ?

ÉMILIE.

Ce n'est pas un Monsieur, c'est mon frère que Madame a pris pour valet de chambre coiffeur. J'ai été ce matin pour le présenter à Monsieur mais il étoit en affaires. Comment Monsieur me trouve-t-il coiffée ?

M. DE SÉNANGES.

Pas mal, mais trop haut.

ÉMILIE.

Ce n'est pas cela qui déplaira à Madame.

M. DE SÉNANGES.

Je le sais bien ; elle seroit pourtant cent fois mieux, si elle se coiffoit comme une autre : je ne sais quel plaisir elle prend à se défigurer. Allons, je m'en vais.

## SCÈNE III

*Émilie, Dubois.*

DUBOIS.

Pour la confidente de Madame, tu ne me parois pas mal avec Monsieur.

ÉMILIE.

J'aurois été mieux si j'eusse voulu ; mais je suis sa servante.

DUBOIS.

Pendant qu'elle dort, ma sœur, mets-moi un peu au fait de la maison, que je ne fasse pas de gaucherie. Y a-t-il maintenant quelqu'un qui en soit occupé ?

ÉMILIE.

Quelqu'un ? Tout le monde, apparemment.

DUBOIS.

J'entends bien, il y a sans doute quelqu'un de préféré.

ÉMILIE.

Au contraire.

DUBOIS.

Je ne t'entends plus.

ÉMILIE.

C'est que tu n'as pas d'usage ; Je vais m'expliquer. Nous avons un amant l'année passée, ma foi, le meilleur colonel de l'armée : il est allé voir les manœuvres du roi de Prusse, et nous en sommes restés, nous, aux troupes nationales.

DUBOIS.

Comment ?

ÉMILIE.

Mon Dieu ! que tu es bête ! Pendant qu'il apprenoit son métier d'une manière, on le lui apprenoit de l'autre. M. le Comte de Marsal a eu l'imprudence de dire, avant de partir, un peu trop de mal d'un homme aimable, il l'a accusé de n'avoir rien de sacré ; nous l'avons rencontré, et traité avec dédain : cela n'a pas empêché qu'il ne nous ait inspiré un peu de curiosité : un homme qui n'a rien de sacré n'est pas dangereux, et on est tenté de voir de quoi il est capable. M. de Mirville s'est trouvé partout, s'est ménagé, sans faire semblant de rien, une explication au bal de l'Opéra : un homme qui a de l'esprit et de la grâce n'a jamais tort quand il s'explique ; enfin depuis un mois, c'est fini, et nous n'attendons que le moment de terminer. Mais, avec Madame, il faut une fière exactitude pour ne pas lui manquer. Ce n'est pas qu'elle n'ait infiniment de goût pour lui ; mais c'est qu'il n'est pas dans notre caractère de sacrifier ou de renoncer à la chose qui nous plaît le moins. Ce qui nous embarrasse, c'est que voilà M. de Marsal revenu. C'est un de ces hommes qui se conduisent toujours bien, et à qui on n'a jamais rien à reprocher. Le public a comme cela des amis, à qui il est impossible de donner ce qui s'appelle un congé, et on ne peut pas espérer qu'ils le prennent : on les évite bien ; mais ils n'ont pas d'affaires, et, à la fin, ils vous joignent.

## SCÈNE IV

*La Fleur, Émilie, Dubois.*

LA FLEUR.

Mademoiselle Émilie, M. le Comte de Marsal est là-bas : le Suisse lui a dit que Madame n'y étoit pas, qu'elle dormoit. Je lui ai dit que vous étiez levée et habillée il y a longtemps, et il veut vous parler.

ÉMILIE.

Eh, de quoi te mêles-tu de dire aux passans l'heure de ma toilette ? . . . Quand Madame dort, je ne suis jamais éveillée.

LA FLEUR.

Dame, Mademoiselle, on ne peut pas deviner cela, à moins d'être prévenu.

ÉMILIE.

Eh bien ! fais-le donc entrer, M. de Marsal.

## SCÈNE V

*M. de Marsal, Émilie, Dubois.*

M. DE MARSAL (embrassant Émilie).

Bonjour ma chère Émilie, je suis ravi de vous voir. Je suis venu ici dix fois, sans trouver la Vicomtesse. Nous avons heureusement soupé ensemble hier au Palais-Royal, et elle m'a dit de venir ce matin. Son Suisse m'a dit qu'elle n'étoit pas éveillée, ni vous non plus, et sans La Fleur, je ne vous aurois vues, ni l'une ni l'autre.

ÉMILIE.

Je sais bon gré à La Fleur de son intelligence, M. le Comte. Il est vrai que Madame la Vicomtesse n'est pas éveillée ; je ne compte entrer chez elle qu'après diner, car elle ne se porte pas bien ; elle a des maux de nerfs affreux. Vous feriez bien, je crois, de venir ce soir, il n'y a pas d'apparence qu'elle sorte.

M. DE MARSAL.

A la bonne heure ; en ce cas, je vous en prie, donnez-moi de quoi écrire un mot.

ÉMILIE.

Voilà tout ce qu'il vous faut pour écrire. La santé de M. le Comte me paroît excellente ; il a fait un bon voyage, quoique bien long ?

M. DE MARSAL (écrivant).

Je vous suis bien obligé. Je me porte fort bien, et j'ai tout lieu d'être content de mon voyage.

ÉMILIE (à part).

Il n'y a que le retour de trop. (Le Comte continue à écrire). — (A Dubois). S'il en écrit si long, elle ne lira pas tout.

M. DE MARSAL.

Vous voudrez bien, ma chère Émilie, lui remettre ce billet à son réveil.

ÉMILIE.

Je n'y manquerai pas, M. le Comte.



## SCÈNE VI

*Émilie, Dubois.*

DUBOIS.

C'est un bel homme.

ÉMILIE.

Oui, et un homme de mérite ; on en a dit trop de bien à ma maîtresse. Sa famille le lui a donné presque comme son mari. C'est un trésor dans les grandes occasions, il se met en quatre pour ses amis ; mais pour le journalier, et pour une femme qui ne s'attend pas aux évènements, il n'est pas difficile de trouver mieux.

## SCÈNE VII

*Le marquis de Mirville, La Fleur, Dubois, Émilie.*

LA FLEUR.

Mademoiselle, Monsieur dit comme cela que vous ne dormez pas, puisque vous êtes à la fenêtre, il dit toujours que c'est fort bien, et le voilà.

M. DE MIRVILLE.

Comme vous voilà belle, Mademoiselle Émilie !

ÉMILIE.

Que veut M. le Marquis ? Madame n'est pas éveillée.

M. DE MIRVILLE.

Non, mais cela viendra un jour, n'est-ce pas ?

ÉMILIE.

Il faut espérer, mais Dieu sait quand : elle m'a défendu d'entrer avant qu'elle sonnât.

M. DE MIRVILLE.

Que pourrait-on faire pour l'engager à sonner ?

ÉMILIE.

Je n'en sais rien.

M. DE MIRVILLE.

Je parie qu'elle ne dort pas. (On sonne).

ÉMILIE.

Vous avez raison, car la voilà qui sonne.

## SCÈNE VIII

(Le Théâtre représente la chambre à coucher de la Vicomtesse).

*La Vicomtesse, Émilie.*

ÉMILIE.

Madame a-t-elle bien dormi ?

LA VICOMTESSE.

Non, car j'ai rêvé toute la nuit.

ÉMILIE.

Monsieur m'a dit de prévenir Madame qu'elle étoit en deuil pour huit jours d'une Dame qui est morte, dont j'ai oublié le nom.

LA VICOMTESSE.

Je suis bien heureuse qu'il ne m'en ait pas fait porter le deuil de son vivant. Ai-je une robe noire, Mademoiselle?

ÉMILIE.

Madame n'a que sa robe d'hermine.

LA VICOMTESSE.

J'aimerais autant que vous me proposassiez de me mettre en grand habit.

ÉMILIE.

Monsieur fait dire aussi à Madame, d'aller chez Madame sa mère qui est malade.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, j'irai après l'Opéra.

ÉMILIE.

M. de Mirville est là-dedans.

LA VICOMTESSE.

Fais-le entrer. — Oh ! il faut que je finisse sa bourse.

### SCÈNE IX

*M. de Mirville, la Vicomtesse, Émilie.*

LA VICOMTESSE.

Eh bien ! marquis, qu'avez-vous fait hier chez M. de Genlis ? Mon argent vous a-t-il porté bonheur ?

MIRVILLE.

Comme ça. J'ai perdu 1200 louis, mais j'étois couché à trois heures.

LA VICOMTESSE.

Vous m'aviez promis que vous n'en perdriez que cent ; d'honneur, c'est trop extravagant.

MIRVILLE.

C'est votre faute, vous n'avez pas voulu me laisser souper au Palais-Royal.

LA VICOMTESSE.

Pour cela non, il y a trois mois que vous n'y avez soupé sans moi, je ne veux pas qu'on dise que vous me suivez partout.

MIRVILLE.

Si je vous suis, c'est assurément sans succès ; car je suis l'homme du monde que vous voyez le moins, et puis je partirai, persuadé que vous ne m'aimez pas.

LA VICOMTESSE.

Je ferois peut-être mieux. (Lui tendant la main). Je ne le crois pas pourtant.

ÉMILIE.

J'avois oublié une lettre de M. de Marsal.

MIRVILLE.

Prenez garde, il est peut-être dedans.

LA VICOMTESSE.

Voyons, ceci est sérieux. (Elle lit). « Si j'avois moins bonne opinion de vous,

» ma chère Vicomtesse, votre conduite m'inquiéteroit ; mais je ne puis vous  
 » supposer de mauvais procédés pour un homme qui vous aime tendrement et  
 » qui ne les mérite pas, et l'estime qui a toujours suivi ».

MIRVILLE.

Tenons-nous en à l'estime, croyez-moi : c'est un *factum* que cette lettre-là : le temps se passe, et j'ai mille choses importantes à vous dire.

LA VICOMTESSE.

Soit ; mais laissez-moi répondre à Marsal que je puis rencontrer chez tous mes parens, et je ne m'en tirerois jamais. (Elle sonne). La Fleur, donnez-moi mon écritoire. (Écrivant). « Je suis bien fâchée, mon cher Comte, de ne vous avoir pas » vu ce matin : j'espère que vous m'en dédommerez ce soir, et que vous ne » douterez jamais de ma tendre amitié ; nous pourrons causer en liberté ». Portez cela tout de suite chez M. de Marsal.

MIRVILLE.

Je ne fais pas de mémoire comme Marsal, mais je ne suis guère plus content, et cependant je me conduis mieux, de peur de vous compromettre et de nous faire remarquer. Vous m'avez défendu de souper dans la même maison que vous ; moyennant quoi, je me suis trouvé chassé tout d'un coup de la moitié de Paris. Pour prix d'une prudence dont je ne me serois pas douté moi-même, vous me promettez mille moyens de vous voir seule, et à quelque heure que je vienne, votre Suisse regarde mon arrivée comme le signal de laisser entrer tous les passans ; vous ne pouvez pas vous résoudre à faire défendre votre porte, et de bienséances en bienséances, je suis toujours chez vous comme en grande loge ; depuis quinze jours, nous n'avons pas été dix minutes seuls. Avec une maîtresse comme vous, on peut mourir vierge et martyr.

LA VICOMTESSE.

J'en conviens, mon ami, et je vous en demande pardon, quoique ce ne soit pas ma faute. Pensez-vous que je n'en sois pas aussi contrariée que vous, et lorsque je l'ai pu, n'avez-vous pas été content de moi ? La manière, dont je me suis donnée à vous, l'avez-vous oubliée ? Ai-je eu avec vous aucune de ces petites faussetés, de ces grimaces, auxquelles on s'attend avec toutes les femmes et que la légèreté des hommes autorise. Je me reproche souvent ce que j'ai fait ; mais je ne m'en repens pas, si cela vous rend heureux. Soyez raisonnable, si vous m'aimez ; le temps nous donnera droit à plus de liberté ; je ne puis rien changer actuellement dans ma manière de vivre, sans tout découvrir, et sans mettre contre moi le public et tous mes parens : ma dissipation, ma porte ouverte toute la journée à tout le monde me mettent à l'abri de l'espionnage, des scènes, et de toutes les misères qui tourmentent une jeune femme soupçonnée. Rendez-vous justice, mon cher Mirville, si j'avois une liste, pourrois-je vous y mettre ?

MIRVILLE (l'embrassant).

Non ; mais au lieu de tout cela...

LA VICOMTESSE.

Prenez donc garde, mes femmes sont là dedans.

MIRVILLE.

Je savois bien que j'avois encore un grave sujet de plainte, votre portrait, par exemple ; je le demande tous les jours. Je le vois faire : j'ai depuis un mois l'ennui de M. Campana, j'espère que c'est pour moi, et vous l'envoyez à une tante Abbessé qui vous a donné des pruneaux.

LA VICOMTESSE.

Croyez-vous que cette tante Abbessé me conseilât de donner mon portrait à un roué comme vous ?

MIRVILLE.

Un roué comme moi ! cela m'impatiente, un roué comme moi est un homme plus raisonnable qu'on ne pense ; qui ne met point de mauvais procédés après de grands mots, et qui n'a d'ennemis que les femmes qu'il n'a pas eues.

LA VICOMTESSE.

Si toutes celles à qui il a été attaché, le défendoient, il auroit une armée.

MIRVILLE.

Comment êtes-vous assez enfant pour dire cela ? c'est bien plus contre elles que contre moi. Si pas une ne se plaint, je n'ai pas de tort, apparemment : on sait que les femmes quittées ne sont pas indulgentes ; elles m'ont donc quitté ; j'ai donc pris la chose en douceur ; je n'ai donc été ni roué ni inconstant.

LA VICOMTESSE.

Vous verrez, par exemple, que M<sup>me</sup> de Valbonne ne se plaint pas de vous.

MIRVILLE (dérangeant son fichu).

Pour celle-là, il ne m'est pas difficile de répondre.

LA VICOMTESSE.

Qu'est-ce que vous faites donc ?

MIRVILLE.

Laissez-moi vous baiser la...

LA VICOMTESSE.

Non, fi donc.

MIRVILLE.

Oh ! je vous en prie. Voilà Émilie. (Émilie ouvre la porte).

LA VICOMTESSE.

Eh bien ! vous voyez bien.

## SCÈNE X

*Mademoiselle Bertin, Émilie, les précédens.*

ÉMILIE.

Madame, voilà Mademoiselle Bertin.

MIRVILLE.

Eh bien ! vous voyez bien.

LA VICOMTESSE.

Comment vous portez-vous, Mademoiselle Bertin ? je suis charmée de vous voir.



M<sup>lle</sup> BERTIN.

Madame la Vicomtesse est bien bonne. J'apporte votre bonnet monté et votre circassienne.

LA VICOMTESSE.

Vous êtes charmante... et qu'est-ce que cela ?

M<sup>lle</sup> BERTIN.

C'est un chapeau que j'ai fait pour vous, personne que moi n'y a touché.

LA VICOMTESSE.

Je n'en veux pas, je me suis ruinée en chapeaux ce mois-ci.

M<sup>lle</sup> BERTIN.

Voyez-le seulement ; portez-le deux ou trois fois, et vous me le rendrez ; je suis bien sûre qu'il y a vingt femmes qui voudront en avoir.

MIRVILLE.

Eh bien ! Mademoiselle Bertin, vous ne me dites rien, vous êtes bien fière !

M<sup>lle</sup> BERTIN.

Je vous demande pardon, M. le Marquis, je n'avois pas eu l'honneur de vous voir. Engagez donc Madame la Comtesse à essayer mon chapeau, elle sera si jolie avec.

MIRVILLE.

Vous ne la trouvez donc pas jolie sans chapeau ?

M<sup>lle</sup> BERTIN.

Oh ! Monsieur le Marquis, je ne vous croyais pas un si mauvais esprit ; mais Madame la Comtesse ne vous croira pas, elle sait bien que je quitte tout pour elle : c'est ma protectrice, elle fait ma fortune, il suffit qu'elle porte une chose pour la mettre à la mode... (à demi-voix) elle est si jolie, si bien faite, elle a tant de grâces !

LA VICOMTESSE.

Je vous dois bien de l'argent, Mademoiselle Bertin.

M<sup>lle</sup> BERTIN.

Je ne vous en demande pas, portez la première tout ce que je fais, voilà tout ce que j'exige de vous. J'ai encore le temps. Que je vous essaye votre circassienne et le chapeau.

LA VICOMTESSE.

Je le veux bien. M. de Mirville, tournez-vous. Qu'est-ce qu'il y a dans ce paquet-là, Mademoiselle Bertin ?

M<sup>lle</sup> BERTIN.

C'est l'habit de la Reine, pour ce soir.

LA VICOMTESSE.

Et cela ?

M<sup>lle</sup> BERTIN.

C'est un collet monté, comme celui dont vous m'aviez donné le modèle ; j'en ai fait plus de cinquante cette semaine.

MIRVILLE.

Comme Mademoiselle Bertin a un joli pied et une jolie jambe !

M<sup>lle</sup> BERTIN.

Point de mauvaises plaisanteries, je vous demande en grâce.

LA VICOMTESSE.

M. de Mirville, ne regardez pas et continuez l'histoire que vous me contiez, quand Mademoiselle Bertin est venue. Ne nommez personne au moins.

MIRVILLE.

Eh bien ! le roué en question venoit d'éprouver quelque chose de sanglant d'une femme que vous connoissez.

LA VICOMTESSE.

Qui donc ? dites tout bas. (Il lui parle bas). Oh ! oui, je suis bien bête.

MIRVILLE.

Il étoit brouillé avec les femmes sensibles ; tout naturellement il avoit une petite fille bien blanche, bien douce, bien bête, qui lui convenoit parfaitement. Notre Vestale le trouva à Chantilli, lui fit des plaisanteries, des avances auxquelles il ne répondit pas : enfin le jour de la fête à Sylvie — je ne sais — vous vous le rappelez, il y a deux ans, une déclaration en forme, et tout s'arrangea : il l'a gardée tout l'hiver par pure bonté d'âme, car il pouvoit mieux faire, ou plutôt il ne pouvoit pas faire pis : il l'a quittée en partant pour son régiment ; et en revenant, il a trouvé qu'elle lui avoit fait autant de noirceurs que s'il n'avoit pas à sa disposition cent lettres plus ridicules et plus mal écrites les unes que les autres.

LA VICOMTESSE.

Oh ! la vilaine créature ! je ne savois pas un mot de tout cela.

MIRVILLE.

Vous aviez commencé par juger, pourtant.

M<sup>lle</sup> BERTIN.

Voilà qui est fait, Madame la Vicomtesse est-elle contente ?

LA VICOMTESSE.

A merveille.

M<sup>lle</sup> BERTIN.

Je m'enfuis, car la Reine m'a dit d'être de bonne heure à Versailles : elle s'habillera tout de suite après dîner.

## SCÈNE XI

*Mirville, la Vicomtesse.*

MIRVILLE.

Voilà, Dieu merci, mon amie Mademoiselle Bertin partie. Tâchons d'arranger quelque chose en quatre mots. Un rendez-vous et votre portrait.

LA VICOMTESSE

Un rendez-vous, le voilà. Si d'ici à une demi-heure, il ne vient personne, nous serons libres jusqu'à dîner. Mon portrait, de tout mon cœur, en vérité. Mais, comment me faire peindre sans dire pour qui ? C'est embarrassant. Je

verrai si mon père a encore celui que je lui ai donné pour ma tante ; je le reprendrai sous quelque prétexte, et je le ferai copier pour vous.

MIRVILLE.

Vous avez un moyen. Marsal a votre portrait ; vous vous brouillerez, il vous le rendra, et vous me le donnerez.

LA VICOMTESSE.

Je voudrais éviter de me brouiller tout à fait avec lui. Et d'ailleurs, je suis sûre qu'il ne me le rendra pas.

MIRVILLE.

Quand tout sera fini entre vous, je le lui troquerai contre un plan de Gibraltar que mon oncle m'a donné.

LA VICOMTESSE.

C'est me faire bien de l'honneur, en vérité... Voilà mon grand-papa, ne vous en allez point, il ne restera qu'un moment. Appelez Dubois seulement, qu'il ne nous trouve pas seuls.

MIRVILLE.

Oh ! grand-papa qui dit toujours, en un mot comme en cent. — Dubois, Dubois. (Dubois entre).

LA VICOMTESSE.

Coiffez-moi vite, Dubois, dépêchez-vous.

DUBOIS.

Voilà qui est prêt, Madame.

LA VICOMTESSE.

Oh, ça, Marquis, ne vous moquez pas de mon grand-papa.

MIRVILLE.

Moi ! de toute la famille, c'est lui que j'aime le mieux.

## SCÈNE XII

*Le marquis de Crécy, Mirville, la Vicomtesse, Dubois, Émilie.*

LE MARQUIS. (Comme il est sourd, il parle très haut).

Ah ! vous êtes donc éveillée à la fin, Madame la libertine ? En un mot comme en cent, j'ai cru que vous ne vous éveilleriez jamais.

LA VICOMTESSE.

Il n'est pas tard.

LE MARQUIS.

Hein !

LA VICOMTESSE.

Il n'est pas tard.

LE MARQUIS.

Pour vous qui êtes jeune, mais pour moi, cela fait une différence. En un mot comme en cent, j'ai déjà été à la messe, promener sur le quai, et il y a plus d'une heure que je suis rentré.

LA VICOMTESSE.

C'est, bon-papa, que vous vous couchez de bonne heure.

LE MARQUIS.

Sûrement que cela porte bonheur. En un mot comme en cent, vous vous

porteriez mieux si vous ne passiez pas les nuits. Votre mari vous a-t-il dit que vous étiez en deuil, pour trois semaines, de Madame de Saucour ?

LA VICOMTESSE.

Non, mon bon-papa, il m'a dit seulement pour huit jours.

LE MARQUIS.

Hein !

LA VICOMTESSE.

Je dis, mon bon-papa, que M. de Sénanges ne m'a dit que pour huit jours.

LE MARQUIS.

Cela est bien aisé à savoir : elle étoit Mademoiselle de Tonins, fille d'un Ferval, qui avoit épousé en premières nocés un Marquis de Bon, dont le père a été tué à Malplaquet, et qui s'étoit remarié en secondes nocés à la sœur du premier lit de mon grand-père.

LA VICOMTESSE.

Mon bon-papa, qu'est-ce que cela lui fait à elle ?

LE MARQUIS.

Elle avoit été belle, mais elle ne l'étoit plus. En un mot comme en cent, elle avoit près des 80.

LA VICOMTESSE.

M. de Mirville, voulez-vous me donner ma boîte ?

LE MARQUIS.

Monsieur, je vous demande un million de pardons de mon impertinence, je ne m'apercevois pas que je suis au-dessus de vous.

MIRVILLE.

Vous vous moquez, M. le Marquis, je vous supplie de me traiter avec bonté.

LA VICOMTESSE.

Ne faites pas de complimens à M. de Mirville, mon bon-papa.

LE MARQUIS (se levant).

Monsieur, j'étois fort serviteur, de feu Monsieur votre oncle ; j'ai acheté de lui ma compagnie de cavalerie dans Vermandois, en 14 ; et il me fit l'amitié de me vendre en même temps une petite jument souris, pour 35 pistoles, qui fut tuée sous moi, en 17, lorsque je fus...

M. DUBOURG (vieux maître-d'hôtel).

M. le Marquis est servi.

LE MARQUIS.

Je vous suis, M. Dubourg... je m'en vais manger mon vermicel. Je vous baise bien les mains. (Il sort).

MIRVILLE.

Sans M. Dubourg, je crois que j'aurois fini par prendre le deuil de la petite jument souris. Encore une visite, et je suis perdu, car je pars après-demain.

LA VICOMTESSE.

Comment, après-demain !

MIRVILLE.

Ne faut-il pas que j'aïlle à mon régiment, pour la nouvelle formation ?



LA VICOMTESSE.

Qu'est-ce que ça, la nouvelle formation ?

MIRVILLE.

Ne faut-il pas que je vous l'explique ?... Tenez, demandez-le à Marsal : il le sait sur le bout de son doigt. C'est peut-être le seul moyen d'éviter une explication.

SCÈNE XIII

*La Fleur, Madame de Rufée, Mirville, Émilie, la Vicomtesse, Dubois.*

LA FLEUR.

Madame la Marquise de Rufée.

MIRVILLE.

Le diable emporte !

LA MARQUISE.

Baisez-moi, ma reine. Savez-vous que votre belle-mère est bien enrhumée et que Bouvard lui a ordonné de rester dans son lit. Monsieur, je suis votre servante.

LA VICOMTESSE.

Je compte y aller ce soir, ma belle Dame.

LA MARQUISE.

Vous pourriez bien ne pas la voir, car elle se retirera à huit heures. Voulez-vous que je vous y mène à présent ?

LA VICOMTESSE.

Je suis à moitié coiffée.

LA MARQUISE

Cela ne fait rien, je vous attendrai, je vous mènerai, et vous ramènerai, et j'irai de là à mon petit couvent où le grand abbé m'attend.

LA VICOMTESSE.

Vous êtes bien bonne, de tout mon cœur. (Mirville sort.) Adieu Monsieur de Mirville, vous reverrai-je ?

MIRVILLE.

J'aurai l'honneur de vous faire ma cour, avant de partir.

LA MARQUISE.

J'avoue, ma chère enfant, que je ne puis souffrir votre M. de Mirville.

LA VICOMTESSE.

Le mien, Madame ! il est des amis de M. de Sénanges, il a de l'esprit.

LA MARQUISE.

Oh ! je ne trouve pas ; il est fat, il n'a rien de sacré, il passe sa vie avec des filles. En vérité, ma chère enfant, à votre âge on devrait fermer sa porte à ces espèces-là.

LA VICOMTESSE.

Je n'ai jamais entendu dire que ce fût une espèce.

LA MARQUISE.

C'est un fort mauvais sujet : on vouloit lui faire épouser ma fille, mais il ne

m'auroit pas convenu du tout ; il se ruine, à ce que l'on dit, pour une petite malheureuse qui vient de débiter à l'Opéra.

LA VICOMTESSE (rougissant).

Je ne sais pas tant de détails de sa conduite.

LA MARQUISE.

Je le sais, moi, parce que je suis amie de tous ses parens qu'il ne voit jamais. J'en ai une opinion affreuse ; je le crois un poltron, d'abord. Je l'ai prié à souper plusieurs fois, il ne m'a jamais fait la moindre honnêteté. Je lui ai demandé une compagnie de Dragons dans son Régiment, pour le petit de Suzanges : il me l'a refusée pour la donner à un homme de rien, qui avoit été soldat.

LA VICOMTESSE.

Madame, je suis à vos ordres.

LA MARQUISE.

Allons-nous-en, nous causerons en chemin. Je veux vous gronder, car je suis en possession de vous gronder, ma belle reine.



## ACTE II

(Le Théâtre représente le cabinet de M. Campana, peintre).

## SCÈNE PREMIÈRE

*Mirville, Campana, le Major Weyramch.*

MIRVILLE.

Eh bien ! mon cher Monsieur Campana, vous ne finissez rien, et moi, je pars demain. Je veux absolument avoir mon portrait comme il est.

CAMPANA.

Si Monsieur le Marquis se vouloit donner la peine d'attendre une demi-heure, il l'aura tout prêt, et j'espère que cet ouvrage me fera des amis.

LE MAJOR.

Vous êtes bien heureux, Monsieur Campana, vous avez là un joli talent : c'est agréable de gagner de l'argent dans son amusement. J'ai toujours été beaucoup partial pour la peinture. J'ai dessiné aussi dans les fortifications, mais jamais bien ressemblant.

MIRVILLE.

Avez-vous beaucoup de portraits commencés, M. Campana ?

CAMPANA.

Je vous assure, que trop, Monsieur le Marquis ; que je me fais tous les jours des ruptures avec des Dames.

MIRVILLE.

Montrez-nous donc quelque chose.

CAMPANA (montrant des portraits commencés.)

Connoissez-vous celle-ci ? Elle viendra bien.

MIRVILLE.

Non, c'est beau, mais je n'aime pas cette figure-là. Qui est-ce ?

CAMPANA.

C'est une femme d'un président, M. d'Ormecourt. En voilà un joli.

MIRVILLE.

Ma foi, oui, charmant ! ... je ne connois pas cela.

CAMPANA (riant).

C'est une petite fille de mon pays, de Napolitana.

LE MAJOR.

Par Dieu ! elle a un regard bien lubrique.

MIRVILLE.

Ah ! je connois cela, c'est Madame de Kell.

CAMPANA.

Justement, une dame bien élégante de Strasbourg.

LE MAJOR.

Dès que j'ai jeté le premier coup d'œil, je l'ai reconnue. Il est parlant. Mon colonel, est-ce que votre cœur n'a pas dit un pauvre petit mot ?

MIRVILLE.

Taisez-vous, Major, vous êtes un étourdi.

LE MAJOR.

Oh ! n'ayez pas peur ... je sais ... je ne dirai rien.

MIRVILLE.

Avançons-nous ?

CAMPANA.

Un petit quart d'heure, je finis l'habillement.

SCÈNE II.

*Madame de Kell, Mirville, le Major, Campana.*

M<sup>me</sup> DE KELL.

Ne vous ai-je pas fait attendre, M. Campana ?

CAMPANA.

Point du tout, Madame, je suis bien votre serviteur.

MIRVILLE.

Comment se porte Madame la baronne de Kell ?

M<sup>me</sup> DE KELL (très sèchement).

Très-bien, Monsieur. Si vous avez affaire, M. Campana, je peux revenir à trois heures.

CAMPANA.

Si Madame a la complaisance de me donner une heure, elle peut emporter son portrait.

MIRVILLE.

Je ne vous savois pas à Paris, Madame.

M<sup>me</sup> DE KELL.

C'est que vous n'avez pas voulu le savoir apparemment, car j'ai envoyé chez vous, et puis nous nous sommes rencontrés à l'Opéra.

MIRVILLE (tout bas).

Je vous ai écrit le lendemain.

M<sup>me</sup> DE KELL.

Ce n'est pas vrai.

MIRVILLE.

Si fait, d'honneur, écoutez. (Il parle tout bas.)

M<sup>me</sup> DE KELL.

Je ne crois pas cela non plus.

MIRVILLE.

Me donnez-vous des commissions pour Strasbourg ?



M<sup>me</sup> DE KELL.

Qu'est-ce que vous allez faire à Strasbourg ?

MIRVILLE.

Mon régiment y retourne, il y arrive après-demain. Je pars demain au soir.

M<sup>me</sup> DE KELL.

Et moi aussi.

MIRVILLE.

Allons ensemble.

M<sup>me</sup> DE KELL.

Fi donc !

### SCÈNE III

*L'abbé de Goutières, Madame de Kell, Mirville, Campana, le Major.*

L'ABBÉ.

Avez-vous pensé à moi, Monsieur Campana ?

CAMPANA.

Oui, M. l'Abbé, et j'espère que vous serez content.

MIRVILLE.

Ah ! Ah ! l'Abbé se fait peindre en bonne fortune.

L'ABBÉ.

Point du tout, Marquis, vous êtes un mauvais plaisant : et pourquoi ne seroit-il pas permis à un honnête ecclésiastique ... ?

MIRVILLE.

Les honnêtes ecclésiastiques, comme l'Abbé, se permettent beaucoup de choses ... mais il est changé ... que c'est affreux, ce petit Abbé !

L'ABBÉ.

Je le crois, en tout bien, tout honneur ; la société me tue : je me suis encore couché à quatre heures.

MIRVILLE.

Vous avez donc soupé avec mauvaise compagnie ?

L'ABBÉ.

Fi donc, Marquis, ne me faites pas de ces plaisanteries-là, vous êtes un mauvais sujet. J'ai soupé chez la Duchesse avec Madame de Puismorin, et ce sont deux lampes éternelles.

MIRVILLE.

A propos, l'Abbé, avez-vous toujours cette grosse Présidente qui est si grasse ?

L'ABBÉ.

Vraiment, vous me faites de la peine ; dites-moi plutôt si vous êtes content de mon petit cousin, du petit Gerval.

LE MAJOR.

C'est un joli officier, mais il aime trop le billard, et il ne va pas assez dans les maisons ; j'ai voulu lui donner des conseils, mais c'est bien jeune encore.

MIRVILLE.

Sans doute, s'il avoit voulu, le Major lui auroit fait voir la meilleure compagnie de Bouchain. Madame, nous gênons l'Abbé, il a des affaires avec M. Campana. Vous avez des commissions à me donner pour Strasbourg; allons nous asseoir là-bas.

M<sup>me</sup> DE KELL (tout bas).

Tâchez de vous défaire du Major.

MIRVILLE.

Major, si vous dînez chez mon père, allez-y, car vous savez qu'il se met à table de bonne heure.

LE MAJOR.

Je vais faire appeler un fiacre.

M<sup>me</sup> DE KELL.

J'ai un carrosse de remise, si M. le Major veut le prendre, il aura la bonté de me le renvoyer tout de suite.

LE MAJOR.

J'en profiterai avec bien du plaisir. Voilà une femme bien aimable. (Il sort.)

#### SCÈNE IV

*Mirville, M<sup>me</sup> de Kell, Campana, l'Abbé.*

(Mirville et M<sup>me</sup> de Kell se parlent tout bas dans un coin.)

L'ABBÉ.

Ma foi, c'est la plus jolie peinture qu'il soit possible de voir, c'est charmant : n'en parlez pas, je vous en prie, Monsieur Campana. Cela pourroit me faire tort; et je vous assure que ce n'est pas pour moi, et que c'est une commission.

CAMPANA.

Vous pouvez compter que je n'en parlerai à personne dans le monde, et que nous autres, c'est notre intérêt d'être des confesseurs, et que ce seroit de moi donner un mauvais caractère, si je n'étois pas discret.

MIRVILLE.

Vous voyez, Madame, que je n'ai pas tant de torts que vous le pensiez : si vous croyez tout ce qu'on vous dit, vous aurez fort à faire dans ce pays-ci.

M<sup>me</sup> DE KELL.

Je voudrois bien avoir tort. Vous m'avez causé plus de peine que vous ne méritez. Madame de Gléon, Madame de Sénanges, tout cela n'est pas clair.

MIRVILLE.

Ne pensez donc pas que je prenne toutes les femmes ni tous les ridicules que le public me donne. Nous partirons ensemble.

M<sup>me</sup> DE KELL.

Comment ?

MIRVILLE.

Rien n'est plus simple, vous me menerez; Mademoiselle Éléonore, votre

femme de chambre ira dans ma chaise, et j'y monterai moi-même la poste avant Strasbourg.

M<sup>me</sup> DE KELL.

Cela n'est pas trop sage.

LE LAQUAIS (de M. Campana.)

Le carrosse de Madame la Baronne est revenu.

M<sup>me</sup> DE KELL.

C'est bon.

LA VIOLETTE (coureur du Marquis.)

Voilà une lettre qu'on vient d'apporter à l'hôtel tout à l'heure, Monsieur le Marquis.

MIRVILLE (lit.)

« Je serai seule jusqu'à sept heures, à ce que j'espère, venez le plus tôt que vous pourrez, je vous attends, vous verrez si je vous aime. »

L'ABBÉ.

Voilà vingt louis, Monsieur Campana, mais le secret, je vous prie.

M<sup>me</sup> DE KELL.

Je vous verrai avant dix heures.

MIRVILLE.

Sans doute, adieu Monsieur Campana.

## SCÈNE V

(Le Théâtre représente le boudoir de Madame de Sénanges).

*Madame de Siry, Madame de Sénanges.*

M<sup>me</sup> DE SIRY.

O mon Dieu ! que vous m'étonnez ! — jeune, belle, fêtée, je vous croyais heureuse ; que vous manque-t-il donc pour l'être ?

LA VICOMTESSE.

Vous n'imaginez pas, mon cœur, combien la vie que je mène est loin de l'idée qu'on s'en fait, elle a bien moins de charmes pour moi que vous ne pensez. Le public est le juge le plus bizarre, le plus sévère, je lui sacrifie sans cesse ce qui me plaît le plus et je ne le crains pas moins. Votre sort est bien préférable au mien.

M<sup>me</sup> DE SIRY.

J'en suis contente, quoiqu'il n'en soit pas brillant. M. de Siry n'est pas aimable, mais il a d'excellentes qualités qui dédommagent des agréments qui lui manquent : une fortune honnête lui permet de passer les hivers à Paris, il habite le reste de l'année une jolie terre. J'ai un amant que j'aime à la folie et de qui je suis adorée, et excepté quatre mois qu'il passe exactement à son régiment, il ne nous quitte guère. Après une jeunesse assez orageuse, M. de Limeuil s'est dégoûté de tout ce qui est dangereux pour les gens de son âge, il sent le prix d'une femme franche et sensible, il fait cas de M. de Siry mon mari ; il lui a donné plusieurs marques d'amitié personnelles, ils s'estiment, ils se rencontrent sans répugnance

et sans rien approfondir. M. de Siry a toujours approuvé mes liaisons avec M. de Limeuil.

## LA VICOMTESSE.

Amies intimes dès le couvent, je n'eus jamais rien de caché pour vous, je suis au désespoir et dans la plus horrible situation où une femme puisse se trouver. J'ai épousé comme vous savez, M. de Sénanges sans l'aimer, et uniquement par déférence pour mes parens : on a voulu m'en dédommager en me laissant vivre dans le tourbillon de Paris, je n'ai bientôt eu d'autre ambition que d'être à la mode. De tous les gens qui m'ont rendu des hommages, M. de Marsal est le seul qui se soit introduit chez mon père. J'en ai entendu dire du bien, ses soins me flattèrent, je fis inconsidérément des dettes, je me crus perdue : par la médiation de M. de Marsal, elles furent payées, sans que je fusse grondée par personne. Il avoit sur moi tant d'avantages que j'ignorois qu'il en abusât, sans que je m'en défendisse, et je me trouvai plutôt un mari qu'un amant : Marsal éloignoit de moi tous les jeunes gens autant qu'il pouvoit. M. de Mirville fut celui dont il me dit le plus de mal : je le crus et le traitai mal, peut-être même impoliment. Beau joueur, recherché, allant partout, il étoit impossible que nous ne nous rencontrassions pas. Marsal partit pour la Prusse. Je n'appris pas sans quelque reconnaissance que Mirville louoit ma figure, mon esprit ; il n'avoit pas du tout l'air de la prétention. Il me dit un jour qu'il étoit fâché que j'eusse si mauvaise opinion de lui, qu'il ne la méritoit pas. Il commença une explication qui fut interrompue ; il me demanda de la continuer le lendemain, au bal de l'Opéra ; j'y fus seule avec ma femme de chambre ; il entra dans les plus grands détails ; il ne me parut plus coupable, et demanda pour réparation la permission de venir chez moi, je la lui donnai ; il me dit bientôt après qu'il m'aimoit, je lui ôtai toute espérance, il prit ce moment pour quitter Madame de Selver ; j'en fus touchée, je trouvai dans ce procédé une bonne foi qui me charma. Mirville ne me parla plus de rien et vint prendre congé de moi. Il me dit qu'il alloit voyager : je voulus l'en détourner. Je ne pus supporter l'idée de son absence et je lui prouvai que je l'aimois. Mais les précautions qu'il a fallu prendre pour ma sûreté nous ont pour ainsi dire séparés. Depuis, je ne l'ai vu que des momens ; mon amant est mécontent. Marsal est revenu ; il est impossible qu'il ne découvre pas tout ; il m'accusera de perfidie : par égard par le public, je perdrai l'homme que j'aime, et celui que je n'aime plus me perdra.

M<sup>me</sup> DE SIRY.

Marsal est honnête homme, parlez-lui : il est raisonnable, je ne doute pas qu'il ne se conduise bien. Mais voici du monde. Ah ! c'est le commandeur de Reynelle, mon très cher oncle !.

## SCÈNE VI

*Le commandeur de Reynelle, Madame de Siry, la Vicomtesse.*

## LE COMMANDEUR.

Je n'ai pas voulu partir sans vous dire adieu, ma nièce.

---

1. Cette dernière phrase devrait être dite par la Vicomtesse. (N. D. E.).



LA VICOMTESSE.

Où allez-vous, mon oncle ?

LE COMMANDEUR.

A Brest. J'ai la lettre du Ministre. Je commande le Neptune de 90...

M<sup>me</sup> DE SIRY.

Et faites-vous un long voyage, M. le Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Je n'en sais rien, j'ai des vivres pour six mois et je ne dois ouvrir mes instructions qu'après avoir décapé. J'imagine que je vais en Amérique. Si cela ne me fait pas chef d'escadre, j'envoie la marine au diable.

M<sup>me</sup> DE SIRY.

Rapportez-moi des petits oiseaux, je vous en prie, Commandeur.

## SCÈNE VII

*M. de Marsal, les précédens.*

M. DE MARSAL.

Vous me trouverez écrit chez vous, M. le Commandeur, j'ai été vous faire mon compliment : je suis fâché de vous voir partir avec votre goutte.

LE COMMANDEUR.

Je me porte bien à la mer; mais à terre je commence à me faire vieux. Vous venez de loin vous-même; qu'est-ce qu'il y a de nouveau en Allemagne ?

M. DE MARSAL.

J'ai vu les manœuvres du Roi de Prusse, il m'a permis de le suivre en Silésie. Il y a certainement beaucoup à apprendre.

LE COMMANDEUR.

C'est dommage que ce Prince-là n'ait point de marine.

LA VICOMTESSE.

J'espérois dîner avec vous, chez ma mère, M. de Marsal.

M. DE MARSAL (sérieusement).

C'étoit mon projet, Madame, mais j'ai été obligé d'aller dîner chez M. le maréchal de Broglie... Qu'avez-vous dit de l'ouragan de cette nuit, Madame de Siry, vous qui êtes poltronne ?

M<sup>me</sup> DE SIRY.

Je ne l'ai pas entendu.

LE COMMANDEUR.

Il a venté l'enfer, ces vents de S.-O. là pourroient bien faire rentrer la flotte. Il n'y a pas moyen de tenir la mer. J'ai pensé aller à la côte en 34 d'une brise carabinée comme celle-là. Je perdis trois ancres sur la Consolante, il ne me restoit plus que l'ancre de miséricorde.

UN DOMESTIQUE (annonçant).

M. le Duc de Longueville.

## SCÈNE VIII

*Le duc de Longueville, les précédens.*

LE DUC.

Miséricorde ! miséricorde ! vieux Commandeur, je parie que tu parles de tes vieilles guerres ; cela doit fort amuser ces dames. — Nous avons eu une bataille, Vicomtesse.

LA VICOMTESSE.

Qui donc ?

LE DUC.

Verceil et Saudricour.

M<sup>ME</sup> DE SIRY.

Qu'en est-il arrivé ? M. le Duc, dites vite.

LE DUC.

Saudricour a un bon coup d'épée dans le bras. Voici le sujet de la querelle. Saudricour a été dans ses terres pour une coupe de bois et a laissé Madame d'Albi sur sa bonne foi. Verceil, qui n'a ni bois ni terre, s'en est emparé, il est arrivé hier au milieu d'une explication. Il a dit la chose tout naturellement à Saudricour, qui s'est choqué ; ils se sont battus à la place de Louis XV. Et Saudricour ne fera plus qu'un beau bras : car l'autre sera, à ce qu'on dit, long-temps en écharpe.

LE COMMANDEUR.

Je voudrais qu'on enfermât Madame d'Albi.

LE DUC.

Et pourquoi cela, je t'en prie, Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

C'est que je suis fâché qu'une coquine comme celle-là fasse égorger deux braves gens.

LE DUC.

C'est leur faute. On n'est obligé ni d'en être amoureux, ni d'en avoir bonne opinion ; moi, par exemple, je n'ai jamais pu la souffrir.

MARSAL.

La légèreté d'une femme peut faire bien du mal. (La Vicomtesse rougit).

LE DUC.

Il est sévère, notre ami Marsal ; il ne vous passe rien, mesdames. Il n'est pas si bon homme que moi ; s'il y avoit des femmes pour la première fois, je serois assez de son avis : il n'y auroit pas de mal de leur faire des principes à notre avantage ; mais depuis l'établissement du commerce entre nous, il s'est passé tant de choses de part et d'autre, que chacun de son côté doit savoir à quoi s'en tenir : tant pis pour celui qui se laisse attraper.

MARSAL.

Charmante morale, en vérité ; pour moi, j'avoue que j'en fais assez de cas pour mettre moins d'indifférence à leur conduite. Je sens que, si jamais j'aimois, le bonheur ou le malheur de ma vie dépendroit de mon amour.

LE DUC.

Sans doute. Je ne dispute jamais, moi, sur la façon de penser : il y a dix ans que je te connais estimant et estimé de toutes tes maîtresses ; cela te réussit, j'en suis charmé.

MARSAL.

Je sais bien qu'il suffit souvent de leur plaire pour les tromper. Mais ce n'est pas assez pour les rendre heureuses ; et je conviens que je m'intéresse à leur bonheur.

LE DUC.

C'est très respectable, assurément, mais je soutiens, moi, qu'on les trompe toujours quand on ne leur plaît pas.

LE COMMANDEUR.

Ma foi, c'est que les femmes sont inconcevables, ce qui m'arriva à mon dernier voyage à la Guadeloupe, lorsque le Phénix y fut condamné, en est la preuve.

LE DUC (tout bas).

Je suis sûr que je le sais, tu as fini par être cocu.

LE COMMANDEUR.

J'avois trois pouces d'eau dans ma cale en arrivant.

LE DUC.

Songez, Mesdames, qu'il faut que l'histoire remonte de la cale jusques au Commandeur, et que cela pourrait être long : fais grâce de ta narration à ces Dames et viens souper ce soir chez moi ; je te promets que nous l'écouterons toute entière.

LE COMMANDEUR.

Et avec qui ? avec des Demoiselles ?

LE DUC.

Qu'est-ce que cela te fait ? tu verras. (A part), Mais j'ai une grande affaire à communiquer à la Vicomtesse, fais les honneurs de la maison à Madame de Siry et à Marsal. Madame, permettez-vous que je vous dise un mot ?

LA VICOMTESSE.

Qu'est-ce que vous voulez ?

LE DUC.

D'honneur, il faut que je vous parle. (Ils approchent de la fenêtre). Je prends un moyen bizarre de vous faire une déclaration, mais je préfère celui qui nous compromet le moins tous deux : vous êtes brouillée avec Marsal et vous allez essayer une explication ; cela n'est pas difficile à voir. Je suis amoureux de vous depuis longtemps ; vous aviez un amant, je me serois fait des tracasseries inutiles, je n'ai rien dit, je ne dis rien encore. Si vous quittez Marsal pour un autre, je ne vous demande que votre secret ; pensez seulement au prix que je mets au mien.

LA VICOMTESSE.

Vous m'étonnez infiniment, M. le Duc ; je ne sais quelle opinion les jugemens du public vous ont donnés de moi, il faut qu'elle soit bien mauvaise pour que vous vous croyiez en droit de m'insulter.

LE COMMANDEUR.

Si j'amène tout autre dé que quine, je le marque en grande bredouille. Je soutiens que je joue mieux le fond du jeu que lui.

M<sup>me</sup> DE SIRY.

Cela se peut, mais il vous a toujours gagné pendant tout l'hiver, et cela ne prouve pas pour vous.

LE COMMANDEUR.

C'est pure affaire de bonheur. C'est comme moi, par exemple, j'ai été pris cinq fois, et je n'ai jamais pris personne, faute d'occasions.

LE DUC.

Je ne crois pas que vous ayez Mirville, mais vous conviendrez que j'ai lieu de craindre.

LA VICOMTESSE.

Ne parlons plus de cela, je n'ai point d'amans, j'ai mille raisons de n'en pas avoir. De l'amitié, de l'intérêt, je ne puis que cela pour vous. (Ils se rapprochent).

LE DUC.

Commandeur, veux-tu que je te mène à l'Opéra ?

LE COMMANDEUR.

Oui, je le veux bien, allons-nous-en. (Il sort avec le Duc).

M<sup>me</sup> DE SIRY.

Je vais m'habiller ; adieu, ma reine, venez déjeuner chez moi un jour de la semaine. (Elle sort).

LA VICOMTESSE.

Je ne demande pas mieux.

## SCÈNE IX

*La Vicomtesse, Marsal.*

MARSAL.

Madame la Vicomtesse, il est essentiel de vous dire que j'ai le cœur navré, vous vous en seriez aperçue, si vous aviez voulu vous en apercevoir : vous ne m'aimez plus, Vicomtesse. Ayez la bonne foi d'en convenir.

LA VICOMTESSE.

En vérité, mon cher Marsal, vous seriez bien injuste si vous doutiez jamais de mon amitié, de mon plus tendre intérêt.

MARSAL.

Que ces sentiments sont loin des miens, de ceux que vous m'aviez promis de conserver ! Je n'ai cependant pas mérité tant de légèreté. Je me consolerois du moins, si je n'étois pas sacrifié à un homme qui vous punira bien de tout ce que vous me faites souffrir : vous vous perdez.

LA VICOMTESSE (pleurant).

Marsal, quel plaisir prenez-vous à m'affliger ? dites-moi... ma conduite, je vous jure...



MARSAL.

Je vous afflige ? je vous embarrasse plutôt, vous m'évitez, et je ne vous croyois pas capable de tromper.

SCÈNE X

*Mirville, Marsal, la Vicomtesse.*

MIRVILLE (en uniforme).

Je viens prendre vos ordres pour Strasbourg, Madame la Vicomtesse ; M. de Marsal, soyez le bien revenu.

LA VICOMTESSE (l'air un peu embarrassé).

Vous allez donc à votre régiment, M. de Mirville ? Quand partez-vous ?

MIRVILLE.

Demain au soir, Madame. Cette petite gaieté-là de M. de Saint Germain ne laisse pas que de me contrarier, j'y perdrai plus que l'État n'y gagnera.

MARSAL.

C'est un superbe plan militaire et la réunion de tout ce qu'il y a de plus superbe dans les armées du Nord.

MIRVILLE.

Je crois que nous vous avons l'obligation d'une grande partie de tout cela, M. de Marsal ; vous êtes dans la bouteille à l'encre.

MARSAL.

Je voudrais de bon cœur pouvoir contribuer à faire le bien : mais je n'ai nullement la confiance du Ministre, je vous jure. On pardonneroit plus aisément à la nouvelle ordonnance, si elle n'exigeoit pas de l'exactitude, et si elle ne tiroit pas de Paris Messieurs les Colonels qui sont tous fort zélés, tant qu'il n'en faut pas sortir.

MIRVILLE.

Dites-en du mal tant que vous voudrez. Dieu me préserve de prendre leur parti. J'en connois cependant beaucoup qui ont des congés dont ils ne veulent pas profiter. Moi, par exemple, cela ne m'empêche pas d'être fort contrarié de quitter mes affaires et mes plaisirs, pour une chose dont je ne vois pas l'avantage : mais cette conversation, fort instructive pour la jeunesse, doit être mortellement ennuyeuse pour la Vicomtesse. Une plus plaisante nouvelle est que Madame de Gremouville vient de quitter la dévotion pour le petit Chevalier de Versac qui a refusé toute capitulation de mystère : non seulement il veut l'afficher, il veut même qu'elle l'affiche et ne consent à quitter la petite Julie de l'Opéra, qu'au cas qu'il soit content de la conduite de Madame de Gremouville. Vous m'avouerez qu'il est parfait que le petit Chevalier soit difficile en principes avec cette sainte-là.

MARSAL.

Madame de Gremouville est une femme sage et respectable, sur qui l'on a fait, pour lui nuire, une histoire qui n'est certainement pas vraie.

MIRVILLE.

Je ne prends pas plus le parti des histoires que des Colonels, mais je parie mille louis pour celle-là. Versac mettra sa Dame de moitié, elle fera un excellent marché : car sa vertu n'a sûrement jamais valu cinq cents louis.

MARSAL.

Je vous demande pardon ; mais cela ne me fait pas changer d'avis sur son compte : vous ne la jugez pas comme elle mérite de l'être.

MIRVILLE.

Oh ! mon Dieu, je ne la juge pas et n'en ai nulle envie. Je m'en contente, pour faire beau jeu aux amateurs, de parier mille louis qu'elle a quitté d'Apremont et le rouge pour la dévotion, et la dévotion pour Versac. S'il m'en coûte mille louis pour ne le pas prouver, il me semble que je serai assez puni.

LA VICOMTESSE.

Si Madame de Gremouville a quelques torts, elle est bien à plaindre ; car sa sévérité impitoyable ne lui donne pas de droits à l'indulgence du public.

MARSAL.

Vous ne l'avez pas éprouvée cette sévérité, elle vous a toujours regardée comme sa fille.

LA VICOMTESSE.

J'en conserve la reconnoissance que je lui dois ; elle seroit plus grande, si elle ne se fût moins déchaînée contre plusieurs de mes amis.

MARSAL.

Elle ne s'est jamais déchaînée contre vos amis. Elle n'a peut-être pas ménagé toutes vos connoissances, et vous avez maintenant une société si nombreuse que cela est excusable.

MIRVILLE.

Cela n'est pas charitable, au moins. Quant à moi, je ne trouve pas qu'elle ait tort de me vouloir du mal ; car je ne la regarde pas comme mon prochain, ni Madame de Rufée non plus ; et cela, parce que je suis bon chrétien et que je veux aimer mon prochain.

MARSAL.

Madame, soupez-vous demain chez Madame votre belle-mère ?

LA VICOMTESSE.

Je le crois — mais si fait.

MARSAL.

En ce cas j'aurai l'honneur de vous y faire la cour. (Il sort.)

## SCÈNE XI

*La Vicomtesse, Mirville.*

LA VICOMTESSE.

Je suis fâchée que Marsal vous ait trouvé ici.

MIRVILLE.

Pourquoi ? n'ai-je pas eu un excellent maintien ?

LA VICOMTESSE.

Comme cela ; vous avez commencé à le taquiner, et vous avez mal fait, car il est définitivement jaloux de vous.

MIRVILLE.

Je crois qu'il a tort, car vous le craignez bien plus que vous ne m'aimez.

LA VICOMTESSE.

Vous le mériteriez, si vous osiez le penser ; ne dites pas cela sérieusement, vous me faites de la peine.

MIRVILLE. (en lui baisant la main.)

Je vous demande pardon.

LA VICOMTESSE. (très tendrement.)

Vous ne savez pas, vilaine créature, tout ce que vous me causez de peines, de craintes, et la plus grande encore est celle de vous perdre, elle est au-dessus de mon courage. Marsal, ma belle-mère, Madame de Rufée, tout le monde se plaît à m'effrayer sur votre compte, me conseille de vous fermer ma porte, et vous êtes cependant dans ma chambre, pour la seconde fois du jour.

MIRVILLE. (se met à genoux.)

Que vous êtes jolie ! que vous êtes aimable ! embrassez-moi, mon ange, embrassez-moi, si vous m'aimez.

LA VICOMTESSE. (elle le baise au front en rougissant.)

Levez-vous, on peut entrer, levez-vous.

MIRVILLE.

Y auroit-il grand risque à fermer votre porte ? Le grand-papa, le Commandeur, la Rufée, Marsal, tout cela est venu ; votre belle-mère est malade.

LA VICOMTESSE.

On verra votre voiture.

MIRVILLE.

Je suis en carrosse de remise.

LA VICOMTESSE.

C'est mal fait — mais vous le voulez, il le faut bien. Écoutez, je vais faire une liste de tous ceux qui ne viendront pas ; cela vaudra mieux. (Elle écrit.) Sonnez. (A un domestique.) Qu'on ne laisse entrer que cette liste. (Elle vient devant lui et lui fait la révérence.) Eh bien, êtes-vous content ? croyez-vous que je vous aime à cette heure ?

MIRVILLE. (la prenant entre ses bras.)

Oui, mon ange, je le crois.

LA VICOMTESSE.

Ne me prenez pas comme cela, je ne veux pas souffrir cela, laissez-moi.

MIRVILLE.

Non, cela me fait trop de plaisir.

LA VICOMTESSE.

Laissez-moi aller, et je vous dirai quelque chose.

MIRVILLE. (montrant un fauteuil auprès de lui.)  
Venez vous asseoir là.

LA VICOMTESSE.

Je le veux bien, mais à condition que vous serez sage.

MIRVILLE.

Sans doute, voyons.

LA VICOMTESSE.

On m'a fait aujourd'hui une belle déclaration.

MIRVILLE.

Qui cela ?

LA VICOMTESSE.

Devinez.

MIRVILLE.

Devinez ? C'est chercher une aiguille dans une botte de foin ; dites-moi, je vous en prie.

LA VICOMTESSE.

Le duc de Longueville.

MIRVILLE.

Par écrit ?

LA VICOMTESSE.

Oh ! non.

MIRVILLE.

Tant pis, j'aime les choses qui peuvent passer à la postérité. Le duc de Longueville amoureux de vous ! rien n'est moins dans mes arrangements.

LA VICOMTESSE.

Qu'est-ce que cela vous fait ? N'êtes-vous pas sûr de moi et craignez-vous quelque chose ?

MIRVILLE.

Non ; je serois pourtant plus tranquille si je restois.

LA VICOMTESSE.

Il faut vous dire comme la chose s'est passée. (Elle joue avec ses cheveux). Il a trouvé Marsal ici, avec l'air mécontent, il a vu que nous étions brouillés, il m'a demandé si c'étoit pour vous, j'ai répondu que non ; il s'est proposé, en parlant de vous fort honnêtement.

MIRVILLE.

Je me l'imagine bien : nous ne disons jamais de mal l'un de l'autre, ce n'est pas notre méthode. Il est aimable, Longueville, il a d'excellentes qualités, mais on mettroit toute la cavalerie à pied et toute l'infanterie à cheval, que ce diable d'homme-là ne sortiroit point de Paris.

LA VICOMTESSE.

Donnez-moi de vos cheveux.

MIRVILLE.

Prenez, et donnez-moi des vôtres.



LA VICOMTESSE.

J'en ai dans un carré de ma toilette.

MIRVILLE.

Je n'en veux pas.

LA VICOMTESSE.

Pourquoi ?

MIRVILLE.

J'aime à cueillir le fruit sur l'arbre.

LA VICOMTESSE.

N'est-ce pas la même chose ?

MIRVILLE.

Non ; vous me donneriez peut-être des cheveux d'Émilie.

LA VICOMTESSE.

Comment ?

MIRVILLE.

Dans le temps que j'avois Madame de Graffigny, . . . il y a long-temps de cela, car c'est mon début, elle a eu une femme de chambre qui l'a quittée parce qu'elle m'avoit donné la moitié de ses cheveux et que, dans un accès de sensibilité, elle vouloit me donner l'autre.

LA VICOMTESSE.

Comment ! vous avez eu cette grosse dame de Graffigny ?

MIRVILLE.

Tout comme un autre.

LA VICOMTESSE.

C'est abominable. Ah ! contez-moi.

MIRVILLE.

Je vous conterai tout ce que vous voudrez. Auparavant . . . (Il l'embrasse).

LA VICOMTESSE.

Prenez donc garde, on ouvre la porte.

UN DOMESTIQUE (entre en annonçant).

Madame la princesse de Luts.

## SCÈNE XII

*Madame la princesse de Luts, la Vicomtesse, Mirville.*

LA PRINCESSE.

Voulez-vous que je vous mène, mon chat ? nos femmes iront dans votre carrosse.

LA VICOMTESSE (en la baisant au front).

Où donc, mon chat ?

LA PRINCESSE.

A la campagne : avez-vous oublié que nous y allons toutes ?

LA VICOMTESSE.

Oh, mon Dieu ! mais j'ai refusé, je suis malade, j'ai un mal de tête affreux.

LA PRINCESSE.

Bon ! vous êtes jolie comme un ange. Emmenons le Marquis : pourquoi donc en uniforme ? vous êtes ennuyeux à mourir, avec vos régimens.

MIRVILLE.

Oui, et nos régimens sont ennuyeux à mourir avec nous ; vous n'êtes pas trop aimables, vous-mêmes, Mesdames, vous n'avez aucun soin de moi. Savez-vous ce que vous devriez faire, ma Princesse ? ne pas aller à la campagne et me donner à souper.

LA PRINCESSE.

Je ne demanderois pas mieux, mais en conscience je ne peux pas. J'ai promis à la duchesse de Sinclair que rien ne m'empêcheroit d'y aller.

MIRVILLE.

N'y allez que demain.

LA PRINCESSE.

Je vous dis, mon cher Mirville, que cela ne se peut pas : on chasse demain, et le soir la pièce de Laugeon où vous jouez (à la Vicomtesse), et que vous ferez manquer si vous ne venez pas.

LA VICOMTESSE.

Je ne sais pas mon rôle.

LA PRINCESSE.

Vous avez quatre mots à dire et vous savez vos ariettes.

MIRVILLE (à la Princesse).

Je vous déteste, vous me donnez une humeur épouvantable.

LA PRINCESSE (à Mirville).

Eh, venez, nigaud (elle sonne, Émilie entre). Mademoiselle Émilie, la Vicomtesse vient avec nous. Éléonore vous mènera, mettez tous vos paquets dans ma voiture.

ÉMILIE.

Madame la Vicomtesse montera-t-elle à cheval ?

LA VICOMTESSE.

Peut-être bien.

LA PRINCESSE.

Allons-nous-en, car il est temps. Mirville, écrivez-moi.

LA VICOMTESSE.

Je vous suis (à Mirville). Ne soyez pas fâché, je suis bien malheureuse... je vous aime, baisez-moi.

MIRVILLE.

Je ne suis pas fâché, mais j'avoue que je suis consterné.

## SCÈNE DERNIÈRE

*M. de Sénanges, Mirville.*

SÉNANGES.

Bonjour, Mirville, je viens de rencontrer ma femme avec Madame de Luts à six chevaux.

MIRVILLE.

Oui. Elles vont à la campagne et je garde la maison en l'attendant. Quelle nouvelle à Versailles ?

SÉNANGES.

Tous les Colonels vont à leurs régimens ; il n'y a pas autre chose. Tu pars, à ce que je vois ?

MIRVILLE.

Oui.

SÉNANGES.

Avec qui t'en vas-tu ? avec ton Major ?

MIRVILLE.

Non, avec une jolie femme de Strasbourg qui est, en vérité, au moment de faire de moi un Colonel d'été.

SÉNANGES.

Qui donc ?

MIRVILLE.

Madame de Kell, mais n'en parle pas.

SÉNANGES.

Mon Dieu, non.

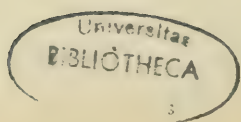
MIRVILLE.

Oh ! ça, embrasse-moi, que je m'en aille, car je suis pressé.

SÉNANGES.

Adieu, bon voyage.

FIN















La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The Library  
University of Ottawa  
Date due

JAN 05 1999

05 JAN 1999

CE PQ 1957

.B517T6 1911

C00 BIRON, ARMAN LE TON DE

ACC# 1389553



